

numéro

19

juin 2013 / Semestriel

Le petit Babillard illustré

A la recherche des traces du passé de nos villages.

2,50* euros

*Frais d'envoi, de distribution ou de mise à disposition inclus.



Le dossier



L'éco-Charnie, du dépotoir au tri sélectif

voir sommaire du dossier page suivante

Bric à brac du Rpi du 19 juin 2010

L'édito

La Charnie entrevue

Il y a le temps qui s'écoule autour de nous, au-devant de nous et à travers nous, le temps qui nous conditionne et nous façonne, la mémoire que nous cultivons ou dont nous nous défaisons – notre Histoire. Puis il y a la succession des lieux où nous vivons, dans lesquels nous voyageons, ceux où nous sommes physiquement, des lieux faits de routes et de constructions mais aussi d'arbres, d'horizons, de températures, de niveaux de pressions atmosphériques, de plus ou

moins grande rapidité avec laquelle l'eau d'un fleuve coule, de courbes de niveau – notre Géographie.

Ces deux trajectoires, liées à la fois au destin et à notre libre choix, se rencontrent en un point en tout instant et en tout lieu {...} et la suite des points forme une ligne, une courbe, parfois, si nous avons de la chance, même un dessin, si ce n'est harmonieux, du moins qu'on réussit à entrevoir. Telle est la forme de notre vie.*

A la veille du numéro vingt – dans six mois, c'est déjà demain !-, avec

ce nouveau petit Babillard illustré et les dix-huit qui l'ont précédé, ensemble nous avons peu à peu dessiné cette Charnie que nous aimons. Certes, ce n'est qu'une esquisse. Il y a ça et là des villages et des gens qui nous manquent, mais nous les voyons comme autant de raisons d'espérer et de continuer à aller de l'avant !

Frédéric Baudry

* Francesca Melandri, « Eva dort », p.391, Gallimard, 2012



L'éco-Charnie, du dépotoir au tri sélectif



Fève éco-citoyenne

Sommaire du dossier

L'éco-Charnie, du dépotoir au tri sélectif

La poule saoule *Chemiré-en-Charnie*

L'abbé Pierre était venu nous remercier en fin de matinée *Blandouët*

On fouillait pour récupérer les litres à étoiles *Conlie*

Quelle aubaine pour les 3 compères *Saint-Léger-en-Charnie*

De temps en temps on trouvait un petit ferrailleur *Saint-Denis d'Orques*

Rapidement, les cartons s'entassèrent *Vaiges*

Pourtant, on ne perdait rien *Le Mesnil-le-Roi*

Les résidents effectuent le tri *Domfront-en-Champagne*

Sur le côté il y avait aussi des tilleuls *Sainte-Suzanne*

C'est toujours long à mettre au point ces trucs-là *Chammes*

C'était une mine d'or pour moi *Torcé-Viviers-en-Charnie*

Etc.

Souvenirs, déchets, des richesses à recycler

Lors de la préparation de ce numéro, un élu a craint que parler des déchets soit préjudiciable à l'image de sa commune. On peut le comprendre. Quand il faut gérer les dossiers présents et préparer ceux de demain, on n'a guère envie de voir ressortir les situations passées qui n'ont pas été réglées. Peut-être sera-t-il rassuré de savoir que si l'on reportait sur une carte tous les anciens dépotoirs qu'a pu compter la Charnie nous aurions en main un papier gruyère et sur la table plein de confettis ! Pour autant il n'y a pas là matière à se réjouir mais plutôt une occasion de faire un parallèle avec ce qui s'est passé au début des ateliers d'histoire.

Quand notre démarche a commencé, à la fin du siècle, à l'aube de l'an 2000, nombreux étaient ceux qui s'interrogeaient sur ce qui resterait demain de leur vie et de celle de leurs parents, qui se demandaient si tout ce qu'ils avaient fait et vécu avait été utile. Nous avons donc écouté ces inquiétudes et après un temps de réflexion, nous avons vu que le moindre souvenir menacé d'oubli pouvait, une fois partagé, faire renaître l'espoir. Tristesse et solitude s'atténaient. Puis nous avons regroupé et transmis ces souvenirs à l'aide d'un journal. Et c'est ainsi que, de numéro en numéro, s'est dessinée la trace du passé des villages et des gens de la Charnie, comme un fil conducteur vers un mieux-vivre ensemble en Charnie.

A dire vrai, les déchets pas plus que les souvenirs ne sont enfouis à jamais. Les mauvais, qui pèsent, comme les bons, qui manquent, traversent les générations et chacun sait que pouvoir en parler fait plus de bien que devoir les taire. Bien sûr, dans notre journal comme lors de nos rencontres, nous ne partageons que les meilleurs, mais ce faisant, chacun de nous voit qu'il pourra décider d'aller plus loin, avec qui et quand il voudra. Recueillir, partager et transmettre les souvenirs, collecter, trier et recycler les déchets, faisons dès maintenant pour notre environnement et les générations futures ce que nous n'avons pas fait hier. Alors la trace que nous laisserons sera belle et utile. **FB**

229 au compteur !

Robert Bellayer, Laurent Desprez, Claude Fourmont, Dany Havard, Lili Pommier, Brigitte Ribay, soit 6 nouveaux auteurs/réalisateurs sont venus rejoindre les 223 qui ont participé aux 18 numéros précédents du Petit Babillard illustré. Ce journal n'existerait pas sans eux, sans vous ! Toute l'équipe des Ateliers d'histoire de la Charnie vous remercie chaleureusement.

Dans les boîtes à courrier

Nous vous souhaitons une bonne année 2013 ! avec beaucoup de réussite dans vos histoires de la Mayenne. J'aime lire le petit Babillard. Nous nous sommes rendus il y a plusieurs années à Blandouet en allant à Sainte-Suzanne. Nous sommes arrivés en Mayenne en l'an 2000. Nous ne sommes pas de votre région mais nous l'avons adoptée.

Daniel Prieur, Vaiges (53)

Merci à nos diffuseurs

Neuville-en-Charnie - Bar-tabac-scnack pain-gaz-journaux Séverine Drouard,

Sainte-Suzanne - Boulangerie Daniel Charlot

Vaiges - Alimentation générale Carrefour Express Béatrice Reillon et Stéphane Ramon

Saint-Léger-en-Charnie- Epicerie Phill Angela

Saint-Denis-d'Orques - Charcuterie Jean-Luc Pavard

Saint-Denis-d'Orques - Boulanger Pascal Bodereau

Torcé-Viviers-en-Charnie - Boulangerie Arnaud Rouillon

Torcé-Viviers-en-Charnie - Epicerie Angélique Bidon

et aux communes qui nous soutiennent :

Blandouet, Sainte-Suzanne, Torcé-Viviers-en-Charnie, Chemiré-en-Charnie, Saint-Denis-d'Orques.



Les actus d'hier...



Regard des Nouvelles de Sablé./...

Janvier 2013, sortie du petit Babillard illustré

Une partie de l'équipe de rédaction présente le dernier petit Babillard illustré à des journalistes de la presse locale sarthoise à Chemiré-en-Charnie.



et de ses confrères sur le petit Babillard illustré

2 février, en route pour le numéro 19

Aura-t-elle été fructueuse la séance de travail, c'est à vous d'en juger, maintenant que vous avez le 19e numéro du petit Babillard illustré entre les mains. Nous vous souhaitons donc une bonne lecture et en profitons pour vous (re)dire de ne pas hésiter à nous écrire, à nous appeler, à nous demander de passer vous voir pour nous faire part de vos impressions afin de cheminer plus loin ensemble ! Merci d'avance. Ateliers d'histoire de la Charnie, chez Marie Nédélec, 5, place Adam Becker, 53270 Blandouet), ou ateliersdelacharnie@free.fr



Moment de détente aux AHC

Samedi 23 mars, Faire Charnie

Samedi 23 mars, les ateliers d'histoire de la Charnie ont accueilli Monseigneur Thierry Scherrer, évêque du diocèse de Laval, accompagné de l'abbé Raymond Julliot. Cette rencontre, à l'initiative du comité de la paroisse Saint-Barnabé-en-Charnie, s'inscrivait dans le cadre de sa visite pastorale dans le doyenné des Coëvrons. Une dizaine de personnes a participé à la présentation des activités qui ont permis en près de dix ans aux ateliers d'histoire de "faire Charnie", pour reprendre l'expression "faire paroisse", un des buts de la visite pastorale. Point commun aux deux démarches : aller à la rencontre des gens et les écouter. Une matinée, même prolongée par un déjeuner pris en commun, c'est trop court pour pouvoir s'enrichir les uns des autres dans le cadre d'un programme bien

chargé. Mais c'est une nouvelle reconnaissance qui honore les auteurs et les lecteurs du petit Babillard illustré et tous les acteurs des Ateliers d'histoire de la Charnie.



Visite pastorale de Mgr T. Scherrer aux AHC.

Après-midi photos-souvenirs du 16 mars à Torcé-Viviers en Charnie

Faits et méfaits d'Éléonore de Bouillé

Trente personnes ont répondu à l'invitation des AHC à venir évoquer et partager leurs souvenirs et anecdotes sur la chasse et la pêche en pays de Charnie. Des projections de photos anciennes prêtées par les habitants de la Charnie et un film sur une partie de chasse en 1962 ont suscité de nombreux babillages, tout comme l'exposition sur le thème du dernier petit Babillard illustré : histoire de cannes et de crosses. Jean Alvès, musicien local, a joué une œuvre de sa composition et, comme à chaque rencontre, les 20 questions du grand quiz de la Charnie ont fait cogiter et surtout rire. Puis ce fut le tour d'un des membres de la troupe des Houbilles d'évoquer, en patois, les faits et méfaits de la duchesse Éléonore de Bouillé, d'après le récit d'Amand Dagnet, puis l'après-midi s'est terminée par un goûter offert par la municipalité qui avait également mis la salle des fêtes à disposition.



Les résultats du quiz.

Rand'eau minérale

En avril, ne te découvre pas d'un fil, dimanche 21 avril il fallait même mettre une petite laine, et encore heureux qu'en ce printemps pluvieux le parapluie n'ait pas été de rigueur ! Mais cette météo - encore bien peu de saison un mois plus tard - n'a pas dissuadé une vingtaine de passionnés de nature et de

patrimoine de suivre Jean-Claude Dorizon, le président de Charnie rando, à travers la forêt de la Grande Charnie. Avec l'autorisation de monsieur Garin, propriétaire d'une partie de la forêt, et au terme d'un parcours d'une dizaine de kilomètres entre blocs de grès, déchets ferrugineux d'un ancien haut-fourneau, fonds bourbeux et ornières inondées, on s'est quitté enrichi de toutes les explications données par Jean-Claude sur le passé de cette forêt, cœur de notre petit pays qui a longtemps battu au rythme des masses et des cognées.



J.-C. Dorizon montre les ruines du Haut-Fourneau.

... à demain

3 juillet, 09.30 à la salle Perrine Dugué, à Blandouët

Réunion du comité de rédaction des Ateliers d'histoire de la Charnie

On y est ! Point à l'ordre du jour : dispositif à mettre en place pour faire face à l'afflux de lettres et de courriels que vous allez nous envoyer dès que vous allez avoir fini de lire (et avant même de le relire, vous êtes nombreux dans ce cas) ce nouveau numéro de votre journal ! Tout ça pour dire que nous sommes heureux quand nous recevons un petit mot de vous pour nous dire ce qui vous a plu, les sujets que vous aimeriez trouver, tout ce à quoi on pense sur le moment et que l'on oublie l'instant d'après. Alors n'attendez pas et merci d'avance si vous prenez votre plume (Ateliers d'histoire de la Charnie, chez Marie Nédélec, 5, place Adam Becker, 53270 Blandouët), ou si vous attrapez votre souris ateliersdelacharnie@free.fr. Quelques petites minutes pour vous, un grand moment pour nous ! A bientôt de vous lire.

22 septembre Rand'automne

Après deux excursions en dehors de la Charnie - à Brûlon et à Saulges -, nous poursuivons le tour de la Charnie par l'extérieur. Le Tour de France va bien en Belgique, Allemagne et même chez nos amis d'Outre-Manche ! Rendez-vous donc à 14h. place de l'église à St Martin-de-Connée d'où nous partirons pour une nouvelle rando patrimoine, sous la houlette de Jean-

Claude Dorizon, sur un circuit de 10 kilomètres en direction de la Chapelle Notre-Dame du Chêne. Une organisation Charnie Rando : 06 07 57 98 78



La chapelle Notre-Dame du Chêne

Mi-novembre

Projet de séance photos-souvenirs à Chammes sur le thème du dépotoir au vide-grenier, l'éco-Charnie. Contactez-nous dès à présent si vous souhaitez nous aider à préparer ce rendez-vous toujours très attendu, si vous avez des photos à partager, des expos à montrer, des idées d'animation, etc. **Un grand merci d'avance !**

Fin décembre

parution du numéro 20 du petit Babillard illustré sur le thème :

Outils, savoirs et savoir-faire, trois générations d'agriculteurs en Charnie.

Çà et là, à deux pas d'une stabulation, sous les ronces bordant un champ ou bien dans une grange délabrée, un brabant, un cultivateur une ratelleuse ou une barre de coupe n'en finissent pas de rouiller. Dans le coin d'un hangar, d'anciens outils à main subissent le même sort. Témoins du passage de la ferme auto-suffisante d'hier à la ronde des camions de livraison ou de ramassage dans la cour de l'exploitation d'aujourd'hui, comment toutes ces machines et tous ces outils en sont-ils arrivés là? Ils ont pourtant per-



Cultivateur endormi.

mis à des générations de familles paysannes de vivre et de travailler en Charnie. Pourquoi leur expérience, leurs savoirs et savoir-faire se sont-ils périmés? Et ces nouveaux agriculteurs, jeunes ou moins jeunes, qui s'installent - relève, renouveau- quel avenir veu-

lent-ils dessiner? Nous attendons vos souvenirs, vos anecdotes. Qu'ils soient heureux ou moins heureux, ils nous aideront tous à comprendre cette révolution à laquelle fermes et champs ont servi de décor. Envoyez-les nous **dès à présent et au plus tard jusqu'à mi-octobre**, ou demandez-nous de venir vous rencontrer. Et puis n'oubliez pas les photos* d'une scène d'entraide, d'une collation sous le hangar, etc. **Un grand merci d'avance !**

**Avant de quitter Haute-Cusse, (Saint-Georges-sur-Erve), pour venir s'installer en Charnie, à la Flardière à Blandouet, André Moullé a appris le métier d'agriculteur à Pierre-Fontaine, à Sainte-Gemmes-le-Robert. On le voit en compagnie de son frère qui guide l'attelage et de deux jeunes parisiennes en vacances.*



Il y a 70 ans à Pierre-Fontaine, à Sainte-Gemmes-le-Robert.



L'éco-Charnie, du dépotoir au tri sélectif

Un dossier débordant de richesses contenues dans vos témoignages et vos réflexions. Deux verbes ressortent de vos articles : jeter et récupérer. Pourquoi a-t-on l'impression qu'hier, on ne jetait rien ? Pourtant, les dépotoirs ont commencé à déborder, obligeant les communes ou des groupements territoriaux à organiser la collecte des ordures. C'est ainsi que Chammes a accueilli les déchets de nombreuses communes mayennaises... et sarthoise ! La naissance d'une Eco-Charnie? Hier, c'était les litres à étoiles ou les peaux de lapins pour quelques pièces de monnaie, l'eau de lavage, la ferraille... En 1960, alors que les compagnons d'Emmaüs commençaient leur collecte à Evron, s'attirant les foudres des ferrailleurs locaux, les frères Darty ouvraient leur premier temple de la consommation de masse... Emballages, suremballages, outils et appareils ménagers électriques dont la durée de vie est de plus en plus en courte... parce que ça coûte moins cher de remplacer que de réparer, s'accumulent. N'en jetez plus, la cour est pleine ! Alors, la récupération s'est organisée, qu'il s'agisse de cartons ou de matériaux divers (plastique, papier, verre...). Elle est valorisée par des associations (bouchons, mobilier, sanitaires, etc.), par des espaces de tri sélectif, des déchetteries et la notion de recyclage est apparue. Mais la récupération peut prendre d'autres formes : la collection de bouts de rien ... ou de boutons parce que ça peut servir ! jusqu'à la sublimation de l'objet dans l'œuvre artistique. Si l'aventure de la poule d'Odette est cocasse, elle est aussi l'illustration d'un danger certain à jeter n'importe où, pour que ce

soit récupéré par n'importe qui, n'importe quand. Au début du XXe siècle, Hippolyte Langlais découvrait trois belles pièces d'or en bêchant son jardin à Etival. Un siècle plus tard et quelques centaines de mètres plus loin, on risque davantage de trouver une carcasse de voiture ou une roue de vélo rouillée enfouie sous quelques centimètres de terre ! Le type de mauvaises rencontres que l'on peut faire dans toutes les communes de la Charnie et d'ailleurs, sur les emplacements de ces anciens dépotoirs devenus invisibles, oubliés. La vraie prise de conscience écologiste a commencé en France après 1968 et le rejet de la société de consommation. J'ai le souvenir de ces albums Panini, créés par le WWF (années quatre-vingts) qui montraient tous les aspects de la pollution - sur et sous terre, dans les mers - les risques liés à l'hyper-industrialisation, les catastrophes chimiques et nucléaires potentielles, la préservation des matières premières et de l'eau, les animaux en voie de disparition, etc. Il faut surtout travailler au niveau des écoles, sensibiliser les gamins, au fond c'est par là que ça commence nous dit Robert Bellayer. Reste que la prise de conscience est longue et laborieuse. Alors aujourd'hui, place à l'éco-citoyen ! Mais au fond, en limitant les em-



La sublimation de l'objet dans l'œuvre artistique (musée du Père Magloire - Pont l'Evêque - Calvados)

ballages, en utilisant le composteur - remplaçant ainsi le tas de fumier de la ferme d'autrefois - ne reproduit-il pas les gestes ancestraux en triant ce qui peut être réutilisé, revalorisé, recyclé ?

Martine Letourneur-Guittet

Hier on ne jetait rien du tout...

La poule saouïe...



J'avais l'habitude de jeter les fruits abîmés ou les épluchures dans le pré devant la maison. Les poules venaient picorer ces restes. Un jour, j'avais préparé de la liqueur de cassis en faisant macérer les grains de cassis dans la « goutte ». Je passe les fruits pour récupérer le jus auquel j'ajoute un peu de sucre... et je jette les grains de cassis dans le pré, devant la maison. Quelque temps après, quelle surprise ! Je vois une poule qui glousse bizarrement, chancelle, tombe, se relève en poussant des petits cris... Elle était saouïe !!! Je savais qu'il fallait se méfier du marc de pomme après le passage de la cidreuse pour les vaches mais, là, je n'avais pas pensé que le cassis ferait le même effet sur les poules ! Ça nous a fait bien rire.... pauvre poule !!!

Odette Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

Pourtant on ne perdait rien...



Lampe Pigeon

Dépotoirs ! Oui bien sûr mais combien d'objets relégués au grenier, au cellier, sinon aurait-on la foire à la Marabille ou les braderies en tous genres ? Dans la vie quotidienne pourtant on ne perdait rien. L'eau de cuisson des haricots ou des pommes de terre déversée dans la cour servait de désherbant efficace- le jardinier de Versailles Alain Baraton ne conseille-t-il pas d'utiliser de l'eau bouillante sur les pavages extérieurs pour éliminer mousses et mauvaises herbes ?- L'eau de vaisselle sans détergent bien grasse souvent aidait à délayer la farine d'orge de la pâtée du cochon, agrémentée d'orties émincées ou de feuilles d'ormeau broyées. Les volailles se régalaient des épluchures de légumes. Les lapins grignotaient les croûtons de pain dur, des pissenlits des champs, des carottes sauvages. Chaque jardin avait son coin de choux verts : les grandes feuilles nourrissaient vaches et lapins, les cœurs, après les premières gelées, les biques se mangeaient en salade, comme les premiers pissenlits, avec œufs durs ou pommes de terre. On brûlait les trognons séchés. Pas d'engrais au jardin, mais du fumier de vaches, mis dans les coches avant de retourner la terre à la pelle. En des périodes difficiles les cendres de bois permettaient les lessives. Le lait de la chélidoine avait raison des verrues, sans brûlure au dioxyde de carbone liquide -aïe !- Certaines ménagères savaient faire une soupe d'orties blanches aux pommes de terre, comme les laitérons étaient à la base d'un autre plat. Merci à celles ou ceux qui utilisent encore ces plantes dans des recettes.

Marguerite Montaroux, Le Mesnil-le-Roi (78), avec la collaboration d'une amie du pays.



Etan

Ma collection s'élève à 1600



Un jour, Serge se rend à la déchetterie pour se débarrasser de vieilleries et il revient avec un landau encore plus vieux. Je lui demande ce qu'il compte faire de ça. Il me répond on ne sait jamais ça peut servir. En effet, il a sa petite idée. En mai 2000, pour les 50 ans de mariage de mon oncle et ma tante Robert et Alice de Chemiré, il a garni son landau avec un quignon de pain, un litre de rouge, un transistor en état de marche et un parapluie.

Il a revêtu sa tenue de clochard et s'est recouvert ses plaies et le voilà arrivé à la fête avec sa radio à fond. Ainsi accoutré, il a bien amusé la galerie. De mon côté, je ramasse tous les boutons lorsque je jette des vêtements usés. J'ai dû en grappiller à droite et à gauche car ma collection s'élève à 1600. Je me dis ça peut toujours servir et ça sert de temps en temps, mais je ne crois pas que j'utiliserai tout.

Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie (72)

*La poussette
ça peut*



Une machine à laver... mais pas d'eau courante !



Depuis, l'eau courante est arrivée à la Butte du gros chêne!

Quand on se remémore les années cinquante-soixante, on a l'impression qu'on ne jetait rien... Qu'en est-il réellement ? J'ai confronté mes souvenirs avec ceux de mes parents, en essayant de faire le tri. La première question est : quels types de déchets étaient produits ? En dehors des produits directement issus de la ferme (poulailler, clapier... jardin, verger) les produits alimentaires étaient achetés à l'épicerie. Le café, la farine, les pâtes étaient emballés dans du papier, le sucre dans un carton bleu qui se transformait en *porte-monnaie* dans nos jeux d'enfant... les fruits ou légumes dans des sacs en papier kraft... autant d'emballages facilement recyclés dans le fourneau de la cuisinière à bois ou dans l'âtre de la cheminée. La viande du boucher était emballée dans un papier plus résistant qui finissait lui aussi au feu. Les liquides : vin, bière, eau minérale (un luxe réservé aux malades ou aux bébés), huile, étaient vendus en bouteille de verre consignée. L'essentiel des conserves était *fait maison* : bocaux, pot de rillettes en grès. Les quelques boîtes de conserve (poisson, cas-

soulet...) achetées finissaient en boîte de rangement pour les pointes, clous ou "cavaliers"... ou au dépotoir. Seuls les colis de la Redoute ou Bergère de France étaient en carton... des cartons qui servaient de rangements... comme les boîtes à chaussures. Les vêtements usés étaient raccommodés, les vêtements devenus trop petits étaient rangés ou donnés et les draps devenaient torchons, les torchons devenaient chiffons... et étaient récupérés par le chiffonnier de passage. Les *peluches* de légumes et de fruits alimentaient les volailles, les lapins... Les restes alimentaires (os, gras, pain sec...) finissaient dans la gamelle du chien et l'eau de vaisselle (la lavure) servait de base à la *seille* du cochon (c'était avant l'utilisation de Paic citron !). Quand on tuait un lapin, les tripes étaient *encavées* dans le tas de fumier et la peau soigneusement mise à sécher sur une fourche en bois de noisetier. Elle attendait le passage du *marchand de peau de lapin*, souvent un *cabanier*, nom donné aux nomades qui sillonnaient la région avec leur roulotte. Même protocole pour les volailles : on récupérait parfois le duvet de canard ou de poule mais le reste finissait dans le tas de fumier... Quant au cochon, dans la mesure ou **tout est bon dans le cochon**, il ne restait pas grand chose comme déchet puisque les tripes étaient soigneusement nettoyées par ma grand-mère Guittet pour fabriquer les boudins noirs ou blancs (on ne disait pas les saucisses à cette époque).

Peu de produits manufacturés, pas d'emballage, pas de produits d'hygiène jetables (après les avoir débarrassés de leur souillure, on lavait les mouchoirs, les couches et les serviettes hygiéniques...) donc : pas de poubelle. Deux techniques de base : destruction par le feu ou composteur-fumier. Pas de gaspillage d'eau non plus. Quand on doit pomper l'eau du puits pour faire la vaisselle ou la lessive, on économise ses efforts... Après la lessiveuse qui *mijotait* sur la cuisinière à bois et le lavage-rinçage dans la fontaine (avant que le puits ne soit creusé) ou dans le lavoir... maman a eu une machine à laver... mais pas d'eau courante ! L'eau courante n'a été installée à la Butte du gros chêne qu'en 1965 (?)... En attendant ce confort suprême, l'eau du blanc servait à faire tremper les vêtements de travail, et le dernier rinçage servait de premier rinçage pour la tournée suivante... Maman ne voulait pas que l'eau sale s'écoule dans la cour, elle était donc récupérée dans des seaux ou de grandes bassines qu'on allait jeter dans le fossé du bas de la cour. On ne montait plus l'eau du puits mais on descendait l'eau usée, dix litres au bout de chaque bras à chaque trajet. Et nos déchets humains me direz-vous ??? La cabane en bas de la cour ou *cabinet* était là pour cela, une vieille marmite sous le siège percé, quelques journaux ou magazines (Nous deux, Intimité) qu'on lisait une dernière fois avant un usage qui les rendait impropres à toute nouvelle consommation... Quand la marmite était pleine, papa disait qu'il framboyait les chrétiens et le tas de fumier s'enrichissait de ce nouveau dépôt... Au bout de la prairie, devant la maison, se trouvait une ancienne carrière envahie par la végétation, endroit réputé dangereux pour la fillette que j'étais et royaume du "gros bonhomme", mangeur d'enfants. Nous ne l'avons jamais utilisée comme dépotoir pour nos *déchets ultimes* (barbelé ou grillage usagés, pneus de vélo, vieilles chaussures...).

On profitait d'une visite familiale à Torcé pour s'arrêter au dépotoir situé en face de la chapelle Saint-Joseph, sur la route du Bois ... sur la commune de Viviers !... Ou encore dans un trou, comme celui qui se trouvait dans une prairie en bordure de la route de la Lande Ronde où chacun déposait ses ordures avant qu'il ne soit recouvert de terre pour niveler le terrain.

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72) avec la complicité de ses parents

Y a-t-il des piaux de lapin ?

Aujourd'hui nous entendons des spots publicitaires du genre : *ne jetez plus, donnez une seconde vie aux choses*. Mes grands-parents d'Étival n'ont pas attendu ça pour agir. Ils pratiquaient déjà cette méthode quand j'étais enfant. Exemple : si je tricotais (j'ai appris à 6 ans) un pull taille adulte pour mon grand-père, lorsque l'usure se faisait sentir, je le « détricotais ». Nous jetions la mauvaise laine et, avec la meilleure, je refaisais un chandail taille enfant et c'était reparti pour une ou deux saisons. Pour finir, quand l'usure avait à nouveau fait son œuvre, je faisais des vêtements pour les poupées. Autre exemple : pas question de balancer l'eau de vaisselle. Ma grand-mère ajoutait de la farine, des feuilles d'ormeaux et voilà une bonne soupe grasse pour le cochon. Bien sûr, ces lavures ne contenaient pas de produit à vaisselle. Elle gardait aussi les plumes des volailles qu'elle tuait. Elle les étalait sur une grande table, les laissait sécher en surveillant bien les as-

ticots et elle confectionnait des oreillers ou des traversins. Elle ramassait aussi les peaux de lapin, les enflait sur une espèce de fourchette en bois, côté peau à l'extérieur et attendait que le cuir soit raide. De temps à autre, monsieur Talois de Saint-Denis d'Orques passait et demandait : *y a-té des piaux de lapin ?*. Il les examinait sur toutes les coutures et les payait selon la qualité. Oh ! Il n'y avait pas de quoi faire fortune. Mais avec la réutilisation de toutes ces petites choses on diminuait le volume de nos déchets.

Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie (72)



Peaux de lapins auvergnats

Bouts de rien



Wastelandmovie

Ma grand'mère angevine détestait le gaspillage et le désordre. Chez elle, tout était toujours parfaitement rangé. Et pour être sûre que les personnes vivant avec elle sous le même toit fassent de même, elle avait placé en différents endroits des étiquettes qui commençaient toutes avec la même recommandation : *prière de... ceci, prière de ... cela*. Il y en avait tellement que la jeune femme que venait d'épouser l'un de mes frères avait fini par dire : *ici, c'est la maison des prières !* Son étonnement atteint son comble un jour lorsqu'elle découvrit dans une armoire une boîte de chaussures sur laquelle était écrit *Petits bouts de ficelles ne servant à rien*. La boîte en contenait des dizaines de tous calibres et de toutes couleurs. *On ne sait jamais, répondait ma grand'mère, ça pourrait servir.*

Je pensais détenir une exclusivité avec cette dernière anecdote. Raté! Ayant rédigé ce billet, j'eus l'idée de chercher sur Internet si par

hasard cette histoire de bouts de ficelles aurait pu exister dans d'autres familles. Sur le fameux moteur de recherche que tout le monde utilise, je tape les mots : bouts ficelles servant rien. Stupéfaction ! La phrase apparaît dans son intégralité, enrichie d'un verbe supplémentaire : *petits bouts de ficelles ne pouvant servir à rien*. Lié à la phrase, apparaît le nom d'un nommé Song Dong. Je clique : c'est l'un des dix artistes considérés comme les plus grands de la Chine actuelle ! Né à Pékin en 1966, il est sculpteur, photographe et vidéaste. Il est question d'une grande exposition avec des milliers d'objets. Song Dong l'a dédiée à sa mère qui tenait de sa propre mère la manie de tout garder. Et l'artiste de donner la clé de l'origine de tout ça : les petits bouts de ficelles de sa grand'mère ! Sa fille l'a dépassé : pendant des années elle a accumulé tubes de dentifrice usagés, boîtes de médicaments périmés, bouts de carton, chaussures usées, etc. Des rebuts par milliers. Et Song Dong a fait une oeuvre avec tout ça. Tellement originale qu'on la réclame partout. Elle fait actuellement le tour des grandes capitales du monde entier. Le titre de l'exposition : WASTE NOT - NE RIEN JETER !

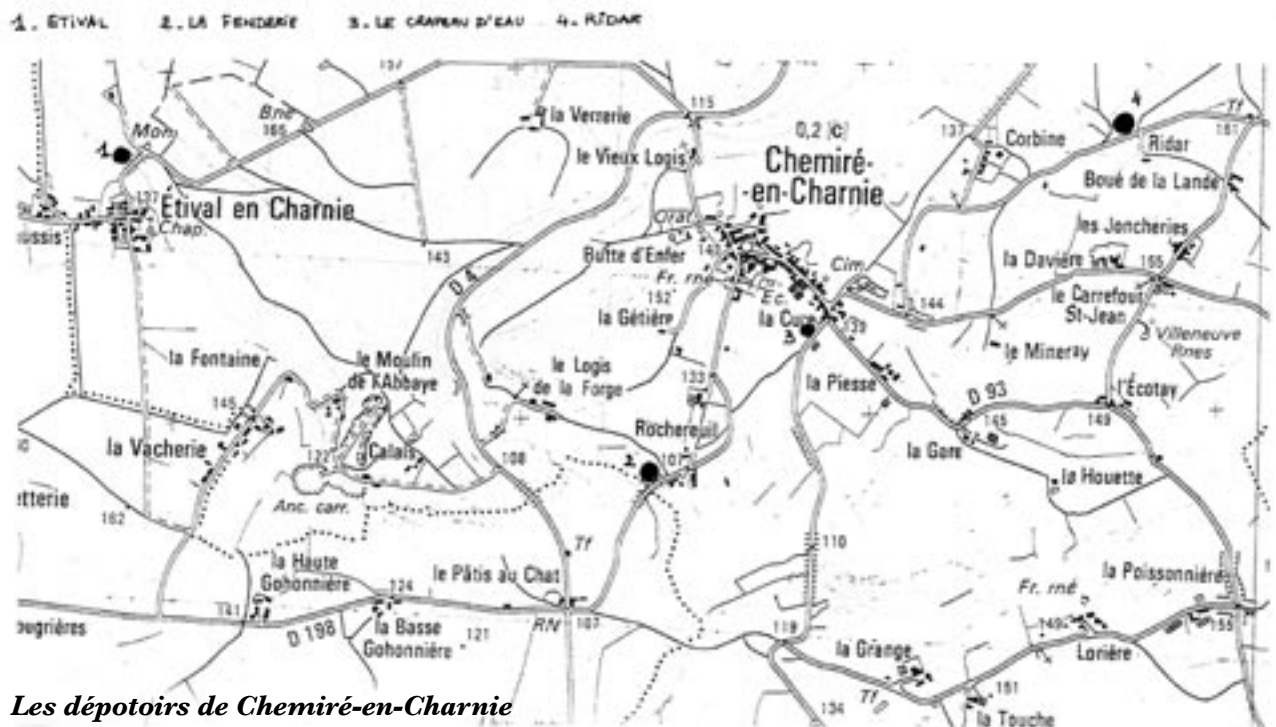
Laurent Desprez, Chemiré-en-Charnie (72)

...mais n'importe où!

Des dépotoirs d'hier au tri sélectif d'aujourd'hui... une chronologie chemiréenne

Quatre dépotoirs « officiels » sont répertoriés à Chemiré dans les années soixante : Le Crapeau d'eau, Ridar, la Fenderie et Etival (voir carte). Le **18 mai 1969**, le Conseil municipal donne son accord pour céder un excédent d'environ 1 are (utilisé comme dépotoir) à Mademoiselle Durfort, propriétaire de l'Audience à Etival. Le **11 Juillet 1971**. Monsieur Plet propriétaire de la parcelle C25 de 3a attenante au dépotoir du Crapeau d'eau (parcelle A139) demande qu'elle soit échangée contre le chemin du Crapeau d'eau. (Vote : 5 non, 3 oui). Le **13 mai 1977**. Le conseil municipal nouvellement élu décide de réserver l'usage des dépôts d'ordures aux seuls habitants de la commune et d'interdire le dépôt de carcasses de voitures sous peine d'amende. **17 avril 1981**: Le dépôt de Ridar est définitivement fermé et son utilisation est

interdite à toute personne. Le dépôt de la Fenderie est clôturé, fermé par une barrière dont la clé est confiée à un responsable qui veillera à la bonne utilisation des lieux par les seuls habitants de la commune : *Le dépôt de carcasses en ferraille est formellement interdit en ce lieu*. Le **5 juin 1981**, le conseil municipal propose une ouverture au public le vendredi de 10h à 12h et le **24 février 1982** il décide de fermer le dépôt d'ordures du presbytère par une porte et un grillage*. Suite au dépôt de nombreux objets au dépotoir de la Fenderie prévu pour les gravats, le conseil municipal décide le **18 septembre 1998** de mettre une nouvelle clôture et d'acheter une pancarte interdisant le dépôt d'ordures sous peine de poursuites. Parallèlement à la gestion communale de ses dépotoirs, en **octobre 1977**, le conseil municipal décide de confier au SIVOM l'achat d'une benne pour la collecte d'ordures ménagères, puis, en **février 1979**, que la collecte pourrait



être effectuée par le SIVOM ou une société privée... Finalement, le 13 novembre 1981, c'est la société Maine Environnement qui est choisie. En avril 1986, après étude de proposition de la commune de Chassillé, le conseil municipal maintient son contrat avec la Sté Loca-Ordures. Au budget 1990, les crédits sont inscrits pour l'achat de trois conteneurs et d'une colonne à verre, et le 13 décembre 1991, d'un rythme de tous les 15 jours, le ramassage des ordures deviendra hebdomadaire sans modification de trajet, le hameau d'Etival continuant d'être collecté toutes les deux semaines, puis hebdomadaire d'avril à septembre à partir du 1er avril 1994. Suite au constat par la Sté. NCI Abilis d'une surcharge des conteneurs, le conseil s'interroge le 27 novembre 1998 sur l'opportunité d'acheter de nouveaux conteneurs et, ou, de collecter sur l'ensemble de la commune. Finalement deux conteneurs sont achetés en mai 1999 (7 450F) et le 17 mars 2000, en même temps que le renouvellement du contrat avec NCI Abilis, 4 conteneurs de

750 l. sont achetés pour la somme de 6 600F TTC. Enfin, pour répondre à de nouveaux modes de consommation, le conseil décide le 22 juin 2001 de mettre à disposition des habitants une benne à encombrants de 30 m³ qui sera installée les 7 et 8 juillet 2001 par la Sté NCI et une benne supplémentaire les 26 et 27 octobre 2002.

Quinze années plus tôt, le 7 novembre 1986, le conseil municipal avait étudié la demande de monsieur Talois Gustave de déposer des véhicules usagés à l'ancienne carrière. Une enquête d'utilité publique est ouverte. Le Conseil municipal avait émis un avis défavorable (6 voix contre 5) pour les raisons suivantes : chemin d'accès inadapté et entretien dudit chemin insupportable par les finances communales, risque de pollution, pas de création d'emploi ni de taxe professionnelle**.

Aujourd'hui, depuis notre adhésion à la Communauté de communes des Pays de Loué (CCPL) au 1er janvier 2003, la collecte hebdomadaire des ordures ménagères est assurée sur l'ensemble de la commune. Des conteneurs de tri sélectif ont été installés : jaune, bleu et vert. La déchetterie de Loué, puis celles de Brains-sur-Gée et Saint-Denis d'Orques sont ouvertes aux habitants pour les déchets verts, les encombrants, la ferraille... Tout ceci a un coût. En 2002, la somme de 8548€ a été prise intégralement en charge par le budget communal. En 2003, le coût a été calculé sur la base de 12,7% de la base foncière imposable (ex : 160 € pour une maison de 116 m², classe 6).



Le dépotoir du Maquis

Les conteneurs de Chemiré



Afin de compenser cette modification pour le contribuable chemiréen, les taux communaux ont été recalculés et baissés en conséquence. Et demain ? La loi du 3 août 2009 impose

aux collectivités d'intégrer une part incitative dans la tarification des déchets (Grenelle de l'environnement). L'orientation sur la CCPL est de fournir des bacs à puce électronique, de taille adaptée à la composition de la famille. La facturation prendra en compte l'abonnement au service et un forfait de 26 levées/an. Toute levée supplémentaire sera ajoutée. En 2013 la mise en place technique est prévue, en 2014 les tests financiers et fonctionnels et en 2015 la mise en service.

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

* Ce dépôt, situé dans la cour de l'ancien presbytère, était à disposition de la cantine et des deux locataires du bâtiment communal mais se remplissait d'apports de particuliers peu scrupuleux.

** Ce site sera ouvert pendant quelques années avant que les véhi-

Quelle aubaine pour les trois compères

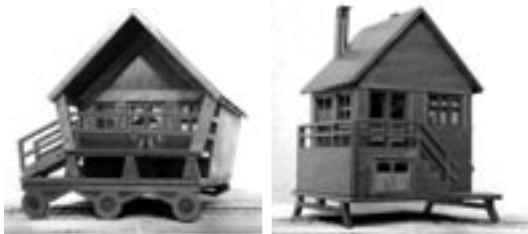
Il y en a aussi pour les filles



ronds et plombés mais ces deux-là étaient aussi pointus que des aiguilles à tricoter. Quelle frayeur, mais que pouvions-nous récupérer au dépotoir de plus intéressant ? Philippe et Véronique Drouard, Saint-Léger-en-Charnie (53)

Dans les années 1960, nos instituteurs monsieur et madame Launay, qui habitaient depuis de nombreuses années notre commune, vidèrent leur grenier lors du déménagement. Dedans, une tenue d'escrimeur complète : casque, veston en drap épais et deux fleurets. Quelle aubaine pour trois compères Alain, Pierre et Philippe qui la retrouva bien déposée au dépotoir de la commune. Ce dépotoir était situé juste derrière le mur de l'école des filles et pas bien loin de la mare communale. Comme tous gosses on les essaya rapidement en jouant aux trois mousquetaires avec, comme on disait, des vraies épées. Mais heureusement pour nous, notre instituteur s'en est aperçu à temps et reprit ses affaires en nous grondant. De fait, les deux fleurets étaient dangereux, car les bouts sont d'habitude

Les brèves d'Odile



Les maisons miniatures d'Ernest Brassé

Tous les habitants du bourg de Saint-Denis allaient déposer leurs ordures au chemin creux route de Viré-en-Champagne, le soir, sous le cimetière actuel. La propriétaire, la mère Rousseau y descendait avec son bourri et il me semble avoir entendu dire, étant petite, qu'un jour elle est remontée chez elle à reculons. Pour qui, pourquoi ?

J'avais 7 ou 8 ans papa m'a offert ces petites maisons, chalets en bois, pour mes anniversaires, dans les années 50 ? Monsieur Brassé* étant client, il fallait faire valoir le commerce.

Petites économies Ma grand-mère retournait les enveloppes pour un nouvel envoi. Le soir, dans sa cheminée, elle recouvrait le feu avec des cendres pour retrouver un peu de braise le lendemain matin afin d'économiser une allumette.

Odile Legay, Saint-Denis d'Orques (72)

* Retrouvez dans le numéro 6 du petit Babillard illustré (décembre 2006, p.18, Petites gens, grandes figures), le portrait d'Ernest Brassé l'artiste des bois brossé par Fabienne Sinan et la famille Mille, ainsi que celui d'André Moullé. Ndlr. <http://ateliersdelacharnie.free.fr/journal.html> à mettre dans vos favoris !

On fouillait pour récupérer des litres à « étoiles »



La bouteille à 6 étoiles - le dépotoir du maquis

Je suis née en 1930 à Etival et j'ai toujours connu le dépotoir. Il s'étalait sur toute la côte de la pêcherie, le long du pré de l'Houche en arrivant à Etival (commune de Chemiré). Tous les habitants du hameau trouvaient ça moche et sale mais tout le monde déposait ses ordures qui arrivaient jusqu'au bord de la route. Je me rappelle on y trouvait de tout : des bouteilles en verre, des roues de vélo, de brouettes, des bassins d'écumeuse, des abat-jours, des vieux outils, du grillage et du fil barbelé, etc. Ce qui était surprenant pour l'époque et pour un hameau campagnard comme Etival, c'était de voir des végétaux comme les mauvaises herbes venant des jardins, des bulbes de fleurs et des branchages. D'ailleurs, quand j'étais gamine, on fouillait pour récupérer des fleurs à replanter dans notre jardin et des litres à étoiles pour ramasser quelques sous de consigne. Je pense que ce dépotoir a disparu vers 1968/1970. On emmenait alors nos ordures dans un chemin creux rejoignant le chemin du maquis (commune de St Denis d'Orques). Il en reste d'ailleurs quelques vestiges. Pierrette Renard, Conlie (72)

Le cantonnier communal y mettait le feu

Tout est-il bon à brûler?



Dépotoir : le lieu dans les communes où l'on déposait tout ce que l'on voulait jeter je me souviens que mon père récupérait la ferraille que nous les enfants allions vendre chez monsieur Guimard récupérateur en tout genre pour quelques francs. Deux à trois fois par an le cantonnier communal y mettait le feu pour réduire le plus possible ce qui pouvait brûler. Pendant des jours je ne vous dis pas les odeurs. Sur la commune de Chemiré, au lieu-dit Ridar où se trouvaient vieilles voitures, cuisinières, bidons métalliques, autres déchets, j'ai eu l'autorisation de la commune de mettre 3 camions de terre après creusement pour agrandir la cour. Cela permettait de cacher et remplir ce remblai si profond en vue de collecter les ordures et empêcher ces décharges sauvages. Très vite la nature a repris ses droits on ne voit

plus rien maintenant. Après des containers sont mis à disposition des habitants qui ne vivent pas dans le bourg car pour eux leurs poubelles sont enlevées à leurs domiciles. Deux fois par an pendant une semaine la commune met à disposition une benne pour les encombrants. Maintenant cela n'existe plus à part des containers pour les tris sélectifs : verres, papiers, plastiques, emballages ; les encombrants les déchets verts etc doivent être portés aux déchetteries de Loué ou Saint-Denis-d'Orques. Les bouchons de plastique sont encore collectés par des particuliers pour achats de fauteuils pour handicapés. Au niveau canton, tous les deux ans, il y a une collecte de machines à coudre, vélos, vieux ordis, matériels médicaux qui sont révisés pour envoi par containers dans les pays étrangers. Voilà le rapide changement de vie de nos poubelles en 60 ans. J'ai vécu aux Ulis pendant 25 ans. Les immeubles et l'eau chaude de cette ville étaient en partie chauffés avec la chaleur récupérée par l'incinération des ordures de la ville. Il y a 42 ans c'était très avant-gardiste comme projet. En France, les ordis, téléphones portables collectés sont retraités en Belgique. Par exemple, 50.000 téléphones égalent un kilo d'or, les cartes mères 4 kilos d'or, document entendu sur France 5. *Renée Renard, Chemiré-en-Charnie (72)*

De temps en temps, on trouvait un petit ferrailleur

Le dépotoir du maquis



Saint-Denis d'Orques a compté 6 dépotoirs : au chemin du « Creux », sur la route de Viré, après le cimetière, à l'ancienne sablière sur la N157 en direction des Chartreux, sur l'ancien chemin de la Petite Fouquetterie, route de Chemiré, sur celui de l'ancien chemin de la Vacherie, route de Chemiré, dans la zone de l'ancienne gare et sur la zone artisanale, à la place de l'actuelle déchetterie. Plus tous les trous, les mares et bouts de chemins dans la campagne comblés après le passage de chaque occupant ! Tous ces chemins, en général assez creux et sans issue, n'étaient plus utilisés. Ils étaient envahis d'épines noires, de ronces, d'orties et d'arbustes. Une fois comblés et recouverts de terre, ils retrouvaient le niveau des terrains environnants. Un endroit où l'on pouvait se débarrasser facilement de toutes sortes d'encombrants et de toute provenance :

de l'artisanat, de la ferme et des particuliers. L'approche du site était assez facile mais de temps en temps les plus craintifs bennaient sur le bord et gênaient l'accès au suivant. Cela énervait un peu tous les utilisateurs et obligeait le maçon, le couvreur ou la municipalité à pousser avec Manitou ou tractopelle tous les tas dans le fond. Certains jetaient, d'autres récupéraient. De temps en temps, on trouvait un petit ferrailleur à la recherche, dans les débris, du moindre bout de ferraille ou d'objets sans trop de valeur. On a contribué à une pollution sans en connaître les conséquences : les plastiques, les polystyrènes, les papiers s'envolant dans les haies ou les champs suivant les vents. Les sols sont imprégnés de produits divers. Un vilain cadeau pour les générations futures. Les déchetteries aujourd'hui évitent toutes ces décharges sauvages et contrôlent la récupération et le recyclage de nos encombrants et déchets de plus en plus volumineux. Mais il reste une grande poubelle ! Depuis bien longtemps, les fossés qui bordent nos routes sont pris pour un grand sac poubelle que l'on ne peut refermer. On voit des bouteilles plastiques ou verres, les papiers, les paquets de cigarettes, les sacs oubliés après un pique nique et bien d'autres déchets jetés délibérément. Sommes-nous responsables de l'évolution de notre société de consommation avec tous les emballages, du gaspillage, allez savoir, mais nous sommes bien indisciplinés et sans respect de notre environnement!!! *Michel Leliège, Saint-Denis d'Orques (72)*

On doit à ce syndicat...

Enfin, dernier stade, ce syndicat se regroupait avec trois autres SIVOM des cantons d'Evron, Bais et Montsûrs pour former avec eux le Syndicat à Vocation Économique et Touristique des Coëvrons. (S. V. E. T.). Monsieur Drou, conseiller général du canton de Bais, en fut le président ; j'en étais le vice-président, mais il y avait un président occulte, le sénateur Raoul Vadepied. On doit à ce syndicat la mise en place d'un service de ramassage des ordures ménagères dans les quarante communes adhérentes, et la construction de l'usine de



Louis Morteveille salué par Olivier Guichard et Raoul Vadepied

broyage de ces ordures sur un terrain situé environ à quatre kilomètres de Sainte Suzanne, sur la route de Chammes à Châtres-la-Forêt, mais sur le territoire de Chammes. Je négociai l'achat du terrain, une lande de plusieurs hectares, en compagnie de M.Drou, auprès d'André Chesnel, (Rue de la Libération à Sainte-Suzanne. Ndlr.) fils de Madame Chesnel, une amie de Denise. Tout se passa convenablement. *Louis Morteveille, « Un maillon de la chaîne » 1994, non publié*

Louis Morteveille (1909-1999) fut maire de Sainte-Suzanne de 1965 à 1977, président du SIVOM du canton de Sainte-Suzanne (1965-1974) et vice-président du SVET des Coëvrons (1966-1977). Il avait ajouté au crayon, à la main, sur l'exemplaire qui m'était destiné : "Memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris" = ce qui signifie en latin "souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière". Il avait un souvenir puissant de son prof de latin au lycée de Laval dans les années 20, le Professeur Sinoir. *Jean-Pierre Morteveille, Sainte-Suzanne (53)*

C'est toujours long à mettre au point ces trucs-là



Benne à ordures sur la bascule à Chammes années 1976-1980

Je suis né à la Choisière à Chammes. Sur la route de Saint-Jean, la première à gauche quand on prend cette direction, ce n'est plus habité, et j'habite dans le bourg depuis 57. Avant, dans les petites communes, ils mettaient ça dans un trou en décharge. A Chammes, c'était le cantonnier qui les ramassait, le père Cartier, avec son tracteur, un petit Pony avec une remorque. Un bout de temps aussi c'était un paysan qui ramassait et qui mettait ça dans un trou le long de la route de Saint-Jean. Ça ne se voit plus maintenant puisque ça a été remblayé, et puis des déchets il n'y en avait pas bien. Une petite remorque toutes les semaines pour le bourg, parce que ce n'est pas tellement la nourriture qui est jetée ce sont les emballages. Dans les bourgs, les jardins, les déchets s'en allaient en alimentation pour les volailles. Et puis les gens ne mettaient pas de déchets d'espaces verts. C'est petit à petit que les gens se sont habitués à acheter davantage dans les commerces, des choses préemballées.

Alors quand il a été question que le syndicat des Coëvrons, des quatre cantons, fasse une usine de traitement d'ordures ménagères à Chammes, je m'étais dit que j'irai bien bosser là-dedans. Parce qu'avant je travaillais dans le BTP à faire du terrassement, après avoir fait un peu tous les métiers dont commerçant en bestiaux chez Pelletier. Et comme j'en avais marre - parce que c'est bien beau le matin, mais le soir, j'étais parfois auprès d'Angers ou d'Alençon - j'ai dit à monsieur Julien, de Thorigné, que je connaissais bien, que je ne voulais plus traîner les routes le soir et le matin. Je lui avais demandé s'il y avait une place de chauffeur pour conduire une benne. Il m'avait répondu que ce n'était pas facile parce qu'Evron voulait prendre la collecte et qu'il n'y aura plus que l'usine à faire marcher mais que je pourrais m'en occuper. Je lui ai répondu que je ne savais pas ce que c'était une usine de traitement d'ordures ménagères ni si j'étais qualifié pour ça. Il avait répondu si, qu'on verrait ça et c'est là que finalement ils m'ont collé l'usine.

C'était monsieur Drou qui était le président à ce moment-là, c'est lui qui avait lancé ça, et théoriquement au départ la So-

ciété d'Urbanisme Aquitaine Languedoc (Sual) devait tout faire, et comme Evron a pris la collecte, ça avait traîné assez longtemps, c'est toujours long à mettre en route. C'était pas facile, j'ai été trois ans tout seul et puis ça c'est fait quand même. C'était du simple broyage avec une trémie, on ne faisait que les ordures ménagères. Il n'y avait pas encore de déchetterie. Les camions vident sur un tapis qui emmenait ça verser dans le broyeur et ça tombait dans une benne que j'allais vider dans les décharges que l'on voit maintenant, directement sur la lande. On vidait les bennes côte à côte. On commençait une rangée, le soir on dételait le tracteur et avec la pelle devant on mettait ça par couche de 60, 70. Il ne faut pas mettre des couches trop épaisses parce que cela fermente mal. On y revenait deux ou trois ans après. On avait toujours deux ou trois couches de commencées en même temps. Une bonne partie faisait l'année et ainsi de suite. Il fallait au moins deux ans pour que cela fermente bien. Pour bien faire il aurait fallu vider les bennes sans tasser les couches, mais c'était impossible, sinon on s'enlissait complètement. Il fallait étaler pour monter dessus. Évidemment la fermentation n'était pas aussi bonne. Mais ça n'attirerait pas les animaux tant que ça. Les chevreuils qui passent au fond de la décharge, près du taillis, le soir dans l'été. Les sangliers, c'est plutôt la nuit, mais ils ne venaient pas tellement fouiner là-dedans, les plastiques ils n'aiment pas trop ni la fermentation. Des rats non plus, il n'y en avait pas des masses. Il avait toujours des chats qui ont été lâchés. Il y en a toujours eu, des beaux, qui savent bien se servir dans le cul des bennes. Ils sont en liberté là-dedans.

Je me souviens que le père Drou m'avait dit de faire des essais, par exemple de me débrouiller de planter du maïs. Une année on l'avait fait en blé, dans la parcelle qui avait deux, trois ans. C'était Glassier de Saint-Jean qui avait ensemencé la parcelle, on n'avait pas le matériel pour ça. Le blé n'était pas mal, seulement il y



L'usine de broyage de Chammes années 1976-1980

Récolte sur les broyats de l'usine de Chammes



avait autant d'herbes qu'autre chose, parce qu'on ne voulait pas traiter. L'année d'après quand on a fait du maïs, il a bien poussé, il était beau on l'avait pris en photo mais ça a dû rester au bureau tout ça, avec le fameux livre d'or que nous devons faire signer quand il y avait des visites. Ils étaient à cheval là-dessus à la Sual. Je me souviens aussi qu'on m'avait dit à temps perdu de planter des rosiers. C'était le gars Huault qui nous les avait fournis, pour toute la montée. Il m'avait dit d'alterner les roses et les rouges. Moi je voulais bien, il savait mieux que moi, ils m'ont tout livré, des paquets de roses, des paquets de rouges, et j'ai tout planté, mais quand ça a fleuri ils étaient tous rouges. Il a fallu qu'il vienne pour me croire, mais ils étaient magnifiques !

Théoriquement la fermentation doit détruire et il n'y avait pas de bassin de lagunage au début. On a été longtemps avant qu'ils s'aperçoivent que les eaux de ruissellement de l'usine s'en allaient dans la rivière. Quand il y a eu quelques réclamations on a fait des lagunages. Ils ont fait trois ou quatre puisards pour faire des prélèvements. Ils ont fait venir une foreuse. La nappe n'a pas été polluée. Mais les dix premières années il n'y avait pas tout ça. On met souvent la charrue avant les bœufs. On commence des fois à l'envers, il est question de gros sous aussi. L'usine avait déjà coûté cher. Maintenant, c'est tenu correctement et comme les déchets ne restent plus là, apparemment il n'y a pas de problème. Ils font des prélèvements de temps en temps dans la nappe phréatique, mais je ne sais pas où en sont les résultats. * Maintenant c'est plus sérieux et les ordures ne sont pas traitées là. Tout a été recouvert de terre et il est question de faire des panneaux solaires dessus, ils ont même le permis de construire pour le faire. Ce serait une bonne chose parce que des terrains comme ça, ça ne peut servir qu'à

ça et que ça appartient aux quatre cantons. Finalement maintenant ce n'est quand même pas si mal.

Le broyage a bien duré une vingtaine d'années. Il n'y a qu'une dizaine d'années qu'ils ont supprimé le broyeur et installé un quai de déchargement. Maintenant les gars collectent et vident directement dans les grandes bennes à Séché et ils emmènent ça à Pontmain. Au début, j'ai quand même tourné sans qu'il y ait de caissons. Maintenant il y a un paquet de bennes, mais pendant 10 ans il n'y en a pas eu et c'est là le problème, parce qu'il était ramassé de tout et n'importe quoi. À Évron, ils disaient aux gars je veux voir les trottoirs propres et ils ramassaient tout ce qui traînait, des trucs qu'ils n'auraient pas dû. Ça passait au broyage quand même. Heureusement qu'il y avait monsieur Drou, le président. C'était un bon bonhomme, je le voyais souvent. Je l'ai vu venir un coup qu'il il y avait une Mobylette dans la trémie. Il me dit les gars n'ont quand même pas amené ça ? Je lui réponds que si. Alors il l'a mise dans le cul de son auto et il l'a emmenée à Évron. Je me débrouillais pas trop mal parce que je m'entendais avec les maires. J'avais pris l'habitude de les appeler quand il y avait un problème et ça se passait bien. Des Mobylettes, des bêtes crevées, de tout, il a fallu batailler souvent. Maintenant c'est devenu sûrement plus sérieux. Les trois premières années j'étais tout seul et je ne pouvais pas tout faire. Je m'occupais de l'usine et tous les industriels d'Évron étaient autorisés à venir dépoter tous les déchets de plastique, de palettes. Évron les autorisait à venir brûler alors que maintenant c'est interdit. Le plastique, même les voitures qui n'étaient pas vidangées. Ça demande une dizaine d'années pour mettre en route quelque chose. (à suivre)



Robert Bellayer dans les années 1976-1980

...tout en recyclant un peu partout.

Des mots, à la pelle !

Encombres, détritrus, ordures, immondices, monstres, ripeur, chineur, éboueur, dépotoir, déchetterie, déchèterie, dépôt, décharge, didines, bazar, bric-à-brac, bourrier, vide-grenier, brocante, trocane, capharnaüm, container, conteneur, CSE (conteneur semi-enterré), poubelle, sac, etc, si les déchets nous envahissent, les mots sont légions qui les décrivent, désignent ceux qui les prennent en charge ou bien encore les endroits où on les relègue et ceux où on tente de leur donner une seconde vie. Lors de la préparation de ce dossier, nous avons même pensé à en faire l'inventaire. A vous de continuer ! En attendant, Raphaël Veillepeau a pensé utile de nous éclairer sur ce que le plus souvent, nous voulons cacher.

L'invasion des déchets

Dans son article 3 – alinéa 1, la directive 2008/98/CE du Parlement européen et du Conseil du 19 novembre 2008 relative aux déchets définit ainsi le terme déchets :

toute substance ou tout objet dont le détenteur se défait ou dont il a l'intention ou l'obligation

de se défaire.

Le mot déchet, apparu au XIII^{ème} siècle (déchié), vient du verbe déchoir qui traduit la diminution de valeur d'une matière ou d'un objet, jusqu'au point où il devient inutilisable, par son détenteur, en un lieu et en un temps donnés. Il est souvent utilisé au pluriel dans le

Figures éco-citoyennes d'ici et d'hier



*Roland Gauthier, le boulanger
dyonisien qui offrait à sa
fille Odile les objets créés par
Ernest Brassé à partir de
récupérations.*



*Gustave Drou, précurseur
de la collecte des déchets en
Coëurons-Charnie...
et au-delà !*

*André Guimard en 1982,
le récupérateur-brocanteur, dans
sa maison de Viviers-en-Charnie
en compagnie de son épouse
Henriette, la matelassière.*



*Louis Morteveille, le maire qui négocia l'achat du terrain où fut implantée la déchetterie du Montil à
Chammes, en conversation avec son collègue M. Maupoint, alors maire de Vaiges.*



sens de *Ce qui tombe d'une matière qu'on travaille, qu'on apprête*. Il y a deux façons de le considérer :

- le déchet peut être réutilisé : il est synonyme de *chute, reste* – exemple : chute de tissu
- le déchet est inutilisable : il est synonyme de *détritus* et, par extension de *immondices, rebuts*.

Deux qualités caractérisent le déchet : c'est un **résidu** de production, de transformation ou d'utilisation qui fait l'objet d'un **abandon** par son détenteur.

Les mots pour le désigner sont nombreux et ont évolué dans le temps en même temps que leur nature. Commençons par le plus mystérieux d'entre eux : la *jaille* consacré dans l'expression *Mettre à la jaille*. Drôle d'expression, exclusive à l'Ouest de la France semble-t-il et dont il n'est pas possible de fournir l'origine de façon avérée. Plusieurs hypothèses sont avancées, avec plus ou moins de bonheur.

L'hypothèse qui voudrait la faire dériver d'un vieux français *jetaille* lui-même issu d'un latin *jactalia* ne tient pas. Pourtant, ce mot, composé du radical *jet* (du verbe jeter) et du suffixe péjoratif *aille* conviendrait bien à ce qu'il désigne. Mais, l'existence d'aucun de ces deux mots n'est vérifiée, quelque soit le dictionnaire consulté. Et quand bien même cela serait, encore faudrait-il expliquer le passage de *jetaille* à *jaille*. Tout au plus, pourrait on imaginer la chute du « e » donnant ainsi un *j'taille* qui aurait pu dériver en *ch'taille* mais sans doute pas en *jaille*. Alors l'origine en serait autre.

Une autre hypothèse le ferait dériver du nom de lieu *Saint-Mars-La-Jaille* où se trouvaient, semble-t-il, le dépotoir de la ville de Nantes et qui aurait donné dans le langage populaire *mettre à la Jaille* en restant circonscrit à l'Ouest de la France. Il resterait, quand même à expliquer pourquoi cette expression récente – les dépotoirs de cette nature le sont – aurait essaimé bien au-delà de l'agglomération nantaise.

La solution est peut-être alors à chercher dans



Vous avez dit déchèterie?



Non, déchetterie.

le toponyme *Jaille*. Ainsi, André Pégurier dans son *glossaire des termes dialectaux – les noms de lieux en France* lui donne le sens de *marécage, boue*, usité dans l'Ouest de la France. Par ailleurs, le *glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou* de MM. Verrier et Onillon donne *jaille* comme synonyme de *pufine* qui signifie *merde, excrément humain*. Ces deux définitions ne sont pas si éloignées lorsque l'on sait que le mot *boue a*, comme *gadoue*, le sens de *mélange extrêmement sale de terre, d'eau et d'immondices* d'où vient le mot *éboueur* qui désigne celui qui est chargé de leur enlèvement. Alors, *mettre à la jaille* signifierait *jeter au caniveau* ainsi qu'on le faisait en ville, au moyen âge, pour se débarrasser de ses ordures, ce qui n'était pas sans poser problème du point de vue de la salubrité publique. Et c'est d'abord la prévention des épidémies désignées sous le terme générique de pestes qui a conduit, dès l'antiquité, à la réglementation de l'évacuation de ces déchets, pour l'essentiel organiques. Jusqu'à peu, en effet, les déchets dont il fallait se débarrasser étaient organiques : boues, gadoues, immondices, ordures, fumiers... étaient jetés à même la rue pour finir dans un cloaque ou versés dans des fosses, y compris d'aisances, pour finir, après vidange par des vidangeurs ou des éboueurs, dans une décharge ou un dépotoir. Ce n'est que récemment que les déchets ont pris une autre forme beaucoup plus envahissante avec l'avènement de la consommation de masse caractérisée par la surabondance de l'emballage. Il n'y a pas si longtemps – du temps de mon enfance – les emballages étaient moins nombreux et de métal, de bois ou de carton. Les deux premiers étaient conservés – ils font, aujourd'hui, le bonheur des fouineurs dans les vide-greniers – les autres, pour la plupart, brûlés dans la cheminée ou

la cuisinière. Ils ont alimenté cette *marabille* ou ce *bric-à-brac* que l'on conservait parce que cela peut toujours servir. Et si cela ne nous servait pas, ce n'était, alors, que des *rogatons*, du *souï* de peu de valeur – on disait chez moi de la poque et on dirait aujourd'hui du bazar – que les chiffonniers récupéraient avec les peaux de lapins tendues sur de grandes fourchettes de coudre pour qu'elles ne se racornissent pas, en échange de quelques pièces de cent sous.

Aujourd'hui, on confie nos déchets aux Molok nom déposé de la société qui fabrique ces conteneurs enterrés, à ne pas confondre avec le moloch, lézard australien à l'allure redoutable appelé aussi diable épineux ou diable cornu. Pour ma part, ces Molok ne sont pas sans évoquer les *Morlocks* qui, avec les *Éloïs* dans le roman de Henri Georges Wells *La machine à explorer le temps*, peuplent la terre en l'an 802 701. Ils ont l'apparence de singes blancs aux yeux rouges et ne supportent pas la lumière du jour parce qu'ils vivent en permanence sous terre à la différence des *Éloïs* qui, eux,

vivent dans la plus grande insouciance à la surface d'une terre semblable à un paradis terrestre. Mais, la nuit, les *Morlocks* viennent à la surface en remontant par des puits, pour kidnapper les *Éloïs* dont ils se nourrissent, devenus ainsi leur bétail à leur insu. Peut-être un jour serons-nous, nous aussi, absorbés par nos Molok débordant de déchets sans cesse plus abondants !

Raphaël Veillepeau, Jublains (53)



et Molok? Non, CSE.

Il se vantait de faire rigoler ses fumelles

Le taupier en pleine action



A Saint-Denis d'Orques nous avons un *taupier*, monsieur Ernest Chevreau, plus connu sous le pseudonyme de *Petit Jésus*. Pourquoi *Petit Jésus* ? Parce que bébé il avait fait l'enfant Jésus dans la crèche de l'église de Saint-Denis d'Orques. Il aurait plus de 100 ans aujourd'hui ! La prise des taupes se faisait à partir du printemps. Le taupier allait de ferme en ferme, à vélo, à la demande des agriculteurs qui le payaient selon le nombre de taupes prises sur

leurs terrains. Le taupier dépouillait les taupes sur place, puis tendait les peaux bien à plat sur une planche où elles étaient fixées avec de petites pointes. En vue de les vendre, une fois séchées, ces peaux servaient pour la confection de chapeaux, manteaux ou autres. Vers les années 1950 suite à la non demande des professionnels et de la modernisation de l'agriculture Ernest Chevreau a dû cesser cette activité. Jusqu'à sa retraite, il a travaillé à l'usine de couture de Brûlon où il était polyvalent pour l'entretien interne et externe de cette usine. Et toujours avec son humour, il se vantait de faire rigoler ses *fumelles* (les employées de l'usine) avec les histoires qu'il racontait. Claude Fourmont, Saint-Denis d'Orques, avec la complicité de Jacqueline Fouchard



Piège à taupes.
Musée du Père Magloire.
Pont l'Évêque.

L'abbé Pierre était venu nous remercier en fin de matinée

Au mois de février 1960 à l'initiative de l'abbé Pierre « Ambassadeur de la solidarité dans l'hexagone », créateur de l'association « Emmaüs France » à caractère humain, une structure avait été créée en Mayenne. Celle-ci avait entrepris dans la région des Coëvrons - nous l'appelions déjà ainsi à l'époque - une collecte de tous objets métalliques recyclables. Blandouët avait répondu à l'appel et avait été généreuse. Je m'en rappelle comme si c'était hier. La vigile, une équipe de bénévoles avait sillonné la campagne et le tout avait été regroupé en deux remorques sur la place Adam Becker, la place de l'église d'alors. Beaucoup de gazinières, cuisinières et autres objets usagés. Pour ma part j'avais conduit une remorque à Evron, Yves Belayeur aussi avec le tracteur à son père. Nous avons rendez-vous sur le terrain de l'usine Bel. La collecte avait été bonne, près de vingt-cinq remorques, parfois des vachères tirées par des chevaux, étaient venues des quatre coins des Coëvrons. Toutes remplies, elles aussi, aux trois quarts de gazinières et de cuisinières. En à peine une demi-heure tout avait été déchargé sur le terrain et l'abbé Pierre était venu nous remercier en fin de matinée. Il nous avait fait un discours sur la solidarité et la fraternité. C'était poignant, à vous mettre du baume au cœur, mais cependant, quelques brocanteurs mécontents sillonnaient le boulevard Bel et la route de Sainte-Suzanne avec leurs camionnettes aux slogans *Les chiffonniers ont travaillé avant l'abbé Pierre et ils continueront après lui*. Une estafette de gendarmes stationnait discrètement au carrefour mais il n'y avait pas eu d'incidents, ce fut même *bon enfant*. On n'arrête pas le progrès ? Bernard Clairet, Blandouët (53)



Cinquante trois ans plus tard, la toute nouvelle communauté de communes des Coëvrons a décidé de maintenir le partenariat passé entre Emmaüs et les 4 anciennes communautés de communes d'Évron, de Montsûrs, de Bais et de Sainte-Suzanne, pour le futur tri des DEA (Déchets d'éléments d'ameublement). NDLR.

C'était une mine d'or pour moi



Né le 3 novembre 1921 près de Mamers, il quitte l'école à dix ans et rejoint la ferme de son frère pour être bicard. Plus tard, il fait le tour des fermes pour récupérer les peaux de lapins. Il se marie en 1945 et s'installe avec Henriette à Viviers dans une petite maison du bourg. Tout en poursuivant la collecte de peaux de lapins, il va étendre ses activités à d'autres matériaux.



Cela lui vaudra un premier séjour à l'hôpital.

Mais il a besoin de davantage de place pour entreposer chiffons, ferrailles, papiers, cartons. Grâce à un propriétaire compréhensif qui lui propose une sorte de location-vente, il pourra avec son épouse faire l'acquisition d'une grande maison juste en face de celle qu'ils occupent. Les dépendances de la maison permettent d'entreposer séparément les différents matériaux collectés. *C'était une mine d'or pour moi* confie

« Lili », sa fille, installée au milieu des vieux journaux et magazines divers je trouvais toutes les images nécessaires à l'illustration de mes cahiers d'écolière.

Mais la vie n'est pas facile, le couple ne roule pas sur l'or et le métier de chiffonnier n'a pas très bonne réputation. André cherche toujours à améliorer le quotidien de sa famille ; il récupère du cuivre et le fait fondre chez lui pour le revendre ; cela lui vaudra un premier séjour à l'hôpital pour brûlures graves. Plus tard des personnes commencent à faire appel à ses services pour vider des greniers, des maisons ; il ne se débarrasse pas de ces objets et au contraire fait construire un hangar derrière sa maison afin de lancer une nouvelle activité : « la brocante ». Particulièrement appréciée par les jeunes couples qui s'installent et qui n'ont pas les moyens d'acheter des meubles neufs ou par les vacanciers qui ne manquent pas d'y faire une visite à chaque fois qu'ils reviennent à Viviers. Parallèlement, Henriette fabrique des matelas et des sommiers ; la laine de vieux matelas est récupérée, lavée et cardée. Carder la laine c'est le travail d'André. C'est avec la cardeuse qu'il se blessera très grièvement et cela mettra fin à sa carrière professionnelle. *Lili Pommier et Josiane Réauté, Torcé-Viviers-en-Charnie (53)*

Sur le côté il y avait aussi des tilleuls



Bouchon et capsule métal

A Sainte-Suzanne, la place Ambroise de Loré a longtemps été la place qui accueillait les marchés et les foires et dans le fond un bâtiment toujours existant accueillait l'école publique de garçons. *Il y avait deux classes de garçons*, raconte Dany Lefeuvre (née Havard), *et sur le côté il y avait aussi des tilleuls*. Des tilleuls qui ombrageaient la cour mais aussi remplissaient les caisses de la coopérative scolaire. C'était après guerre et l'instituteur Emile Denieul saisissait toutes les opportunités pour augmenter la cagnotte qui servait au voyage de fin d'année. *Lorsque je suis arrivée comme institutrice dans cette école, le directeur et son épouse se partageaient les classes de garçons et les filles étaient dans l'actuelle école publique. La caisse de la coopérative des garçons était tenue par le directeur et on récupérait alors le papier, les journaux, les cartons. On revendait même les capsules de vin en métal*. Dans la cour de l'école le préau encore visible aujourd'hui servait au stockage de la ferraille. *C'est un Suzannais, monsieur Guimard, qui rachetait les métaux de récupération, c'était un de ses métiers il était aussi marchand de peaux de lapin, il tenait le stand de tir et un manège lors des fêtes*. La coopérative vendait aussi des plants et des boutures, et les élèves parlaient ramasser dans les bois de la Charmie les escargots. *Ils étaient alors rachetés par Mme Peintre qui tenait le restaurant de Torcé et qui s'en était fait une spécialité.* *Dany Lefeuvre, Sainte-Suzanne (53), avec la complicité de Bernard Christin*

Les résidents effectuent le tri



Le recyclage solidaire des bouchons en plastique

Depuis plusieurs années, par l'intermédiaire d'une collègue* de la maison de retraite de Tennie, je sollicite famille, amis et connaissances pour récupérer des bouchons en plastique ou en liège. Le but de cette collecte est de dégager des sommes reversées aux centres accueillant des handicapés de tous âges par le biais de l'opération bouchons action humanitaire départementale. Ma fille Julie qui travaille dans ce type de structure fait partie des récupérateurs. Les résidents effectuent le tri avant que les matériaux soient acheminés vers les entreprises de recyclage dont, entre autres, la société Atlan basée à La Suze. C'est un petit geste de recyclage facile à faire, une goutte d'eau (800 unités de bouchons classiques = 1 kg), qui grâce aux bénévoles permet d'améliorer la vie des personnes handicapées par l'achat de fauteuil roulant ou de matériel pour améliorer leur quotidien ou tout simplement pour réaliser un rêve : nager avec les dauphins, faire du bateau ou autre....

Brigitte Ribay, Domfront-en-Champagne (72)

**Annette Richard, présidente Familles rurales à Tennie nous donne des renseignements complémentaires. Récolte : bouchons plastique et liège et barquettes repas (chiffre 1, 2 ou 5 à l'intérieur des triangles). Le bilan 2012 fait état de 14 626 euros de vente de bouchons. 73 tonnes récoltées et recyclées sur quatre sites. 30 établissements sarthois se sont partagé 11 500 euros pour améliorer le quotidien de leurs résidents. Contact : Annette Richard 02 43 20 54 75 richard-pa@orange.fr site internet de l'association sarthoise : <http://operationbouchons72.wordpress.com/>*

Rapidement, les cartons s'entassèrent

Lors de l'année scolaire 1980-1981, pendant une réunion de l'association de parents d'élèves de l'école publique, monsieur Hermenier, boulanger à Vaiges, indiqua qu'il connaissait, sur Laval, un recycleur qui achetait les cartons et que cette récupération pourrait rapporter un peu d'argent à la coopérative scolaire. La décision fut prise de lancer l'opération « Cartons pour l'école », sachant que nous disposions d'un local de stockage et que le recycleur lavallois viendrait les chercher avec son camion. Parents et enfants firent la promotion de cette initiative et, rapidement, les cartons s'entassèrent venant des particuliers, des commerçants, de la maison de retraite.... L'argent récolté servait à payer par exemple l'entrée aux concerts JMF (Jeunesses musicales de France) à Laval où les élèves étaient conduits par un certain... Maxime (ou Geneviève) Létard de Sainte-Suzanne... Pendant quelques années, la collecte des cartons finança.... la découverte musicale !!! Mais un jour, notre recycleur lavallois cessa son activité et il fallut trouver d'autres modes de financement... Mais la notion de recyclage du carton était restée ! *Gilbert Leroux, instituteur à VAIGES (53) en 1980*



Les cartons pour l'école

C'est toujours long à mettre au point ces trucs-là (suite)



Robert Bellayer

Maintenant qu'il y a du tri sélectif, les gens s'y sont mis. Mais c'est long il y en a neuf qui vont comprendre et il y en a un qui sème tout le temps la pagaille là-dedans. Quand il y a eu le nouveau container ça n'a pas été facile, tout le monde mettait n'importe quoi dedans : les pneus, les roues d'auto, la ferraille, tout ce qu'on veut, il y avait de tout. Les industriels d'Évron pouvaient demander n'importe quoi : vous n'avez qu'à emmener à Chammes. Le plus embêtant dans tous les déchets d'usines c'est tous les bidons plus ou moins vides de produits. C'est bien beau tous les produits de nettoyage, il n'y avait pas tout ça dans le temps. Dans les fromageries c'était lavé à l'eau



Gustave Drou, pionnier de la collecte des déchets

chaude. Maintenant les produits qu'ils ont nettoient bien... mais ça s'est bien arrangé, mais ça a demandé une dizaine d'années quand même. Les paysans avaient pris l'habitude de mettre les grands sacs à engrais avec des bouts de ficelle, des tas de cochonneries qui ne passaient pas à tous les coups. Mais en principe je n'ai jamais eu trop d'histoires. Il suffit de demander gentiment,

d'être diplomate un petit peu. Il y a un truc qui nous a posé beaucoup de problèmes, c'est les aiguilles de seringues des véto et des pharmaciens. Ça c'est une calamité dans la décharge, ça rentrait dans les pneus et c'était la crevaisson. Après ça été interdit de mettre tous ces déchets. Ça s'est mis au point petit à petit. Ça ne pourrit pas dans les déchets et comme il y a un petit anneau et que c'est creux, ça ne mettait pas de temps à dégonfler et à mettre à plat. Il fallait réparer souvent. Après on a mis un produit dans les roues qui bouche les trous. Ça a demandé plusieurs années à batailler pour arriver.

Au début on a pris trop. Fallait prendre ça progressivement. J'ai été trois mois tranquille parce que les bennes n'étaient pas arrivées. Je ne faisais que la ville d'Évron, deux à trois tonnes par jour. Mais après les bennes ont fait les quatre cantons et Saint-Denis-d'Orques et aussi Meslay. Je ne pouvais pas continuer tout seul, il y avait aussi les problèmes de congés. Et on a beau dire qu'il y a le téléphone, mais s'il y a un accident près du broyeur le téléphone est dans le bureau, il fallait y aller, mais ça s'est arrangé. On n'avait pas le temps de trier, de faire tourner l'usine et d'entretenir les tracteurs. L'été on trouvait toujours un gars de campagne qui savait faire tourner un tracteur pour aller vider les bennes.

La grande calamité c'était les gens qui venaient pour fouiller. L'embêtant c'est qu'ils sortaient tout des bennes pour fouiner là-dedans et on arrivait le lundi matin il y en avait partout. Mais ce ne sont pas de mauvais souvenirs, je ne regrette pas d'être allé travailler là-bas. C'est arrivé un coup que des gens qui avaient déménagé étaient venus me trouver. La femme pleurait. Dans un petit coffret ils avaient des Louis d'or et elle pensait que, dans le déménagement, c'était parti avec les ordures. Il y avait plusieurs jours de ça et elle me demande si j'avais vu quelque chose. Elle me demande de pouvoir aller voir dans la décharge mais je lui ai dit qu'il faudrait un radiesthésiste. Ils n'ont rien trouvé non plus. Cinq ou six mois après le monsieur est revenu me dire que sa femme avait presque fait une dépression et que finalement elle a retrouvé ses louis ou ses napoléons. Elle les avait rangés dans un coin. Je me souviens aussi de la femme du directeur d'une grande usine. Pour une fête de Noël, il y avait eu pas mal de beaux cadeaux et elle avait reçu une théière ou de cafetière en argent massif de toute beauté, d'une grande valeur. Le carton avait été mis avec les ordures aussi. Elle aussi me demande si j'avais vu quelque chose. Je lui réponds que si ça a passé dans le broyeur, ça a bien passé parce qu'il n'a pas calé! Et puis il y avait une goulotte où la ferraille était récupérée. Le soir, quand j'ai vidé, je regarde dans le godet et j'ai retrouvé la sacrée cafetière, mais elle était pliée. Il y en avait une boule grosse comme les deux poings. Je lui téléphone pour lui dire que je l'ai retrouvée.

Elle me demande si elle n'était pas trop abîmée ! Je lui réponds que si. Elle rigole et je lui dis qu'elle pourra au moins récupérer la camelote. Elle est revenue et m'a donné un sacré pourboire, je ne me souviens plus combien. On aurait été incorrects on aurait pu garder l'argent, il y en avait bien un kilo.

À côté de ça, il a pu se passer bien des fois des trucs qu'on n'a jamais su. Les gars dans les collectes n'étaient pas toujours à ça près non plus. A Montsûrs, un petit père avait laissé son vélo sur le trottoir le long de sa maison, c'était un vieux vélo. Quand ils ont passé avec la benne ils l'ont mis dedans et il a été compressé ! A Montsûrs toujours, il y avait un plombier qui avait livré au matin une baignoire en plastique dans un grand carton et les gens chez qui il devait travailler n'étant pas réveillés. Il l'a laissée sur le trottoir en se disant qu'il repasserait dans l'après-midi, mais la benne a passé avant... Alors les gens sont venus à l'usine mais elle avait déjà été compressée ! J'ai même vu arriver un frigo ! Au début aussi, les gars étaient passés à la coopérative et il y avait un gars qui avait livré des patates de semence, c'était le matin, de bonne heure, ils sont passés avec la benne et ils ont embarqué tous les sacs de patates. Elles ont passé dans la benne, les gars ont pu en récupérer un peu pour en planter. Après ça s'est arrangé.

Je n'ai connu que le broyage. J'ai commencé en 76 jusqu'en 88. Maintenant, même les gravats ils les trient et les traitent, les concassent et tout ce qui peut se conserver, ils s'en servent pour faire des remblais dans les routes. C'est pareil pour les déchets verts, ils sont rebroyés et ça s'en va. Il y a des pépiniéristes qui viennent les chercher. Tout repart maintenant, c'est sûr que maintenant c'est bien arrangé, bien organisé pour vider, et puis il y a un gars qui est là en permanence. À l'époque on a travaillé avec les moyens du bord. Maintenant il n'y a rien à dire et c'est pas mal suivi.

Ce qui nous a donné du tonnage au début à l'usine, toutes les pelouses et les bouteilles. On a tourné jusqu'à huit à 10.000 t. par an. Maintenant ça a beaucoup baissé les ordures ménagères. Il y a sûrement une grande différence. Les déchets verts, maintenant ils les vident deux fois par an. Ça arrive tous les jours avec les pépiniéristes, tous les gars qui font de la taille, de la pelouse, il y en a beaucoup. Quand les gens font tondre leur pelouse, tailler leur haies, ils disent *vous emmenez tout*. Maintenant aussi c'est plus propre le long des routes. C'est vrai qu'il y en a qui mettent encore toutes leurs cochonneries dans un excédent communal pour les faire brûler. À partir du



Georgette Bellayer, les photos de notre vie à nous.

moment où il y a tout ce qu'il faut partout, il n'y a qu'à emmener ses déchets de bottes de foin, de plastique, à la déchetterie. Mais on n'en voit plus beaucoup de dépôts, ça a duré quelques années aussi, mais finalement, les gens, ça c'est quand même fait. Il y avait beaucoup à faire, mais il a été fait beaucoup. Il faut reconnaître qu'en 20 ans ça s'est beaucoup amélioré. Au début quand ils ont mis les bacs enterrés sur le terrain de sport, c'est pareil, les gens râlaient d'avoir à emmener leurs déchets là-bas : *Si c'est comme ça on mettra nos déchets n'importe où*. Finalement ça s'est fait quand même pas si mal. Une fois que l'habitude est prise. Ce qu'il faut, c'est déjà trier à la maison. Les bouteilles, papiers, cartons, journaux, évidemment, auprès des bacs on en voit encore à traîner parfois, par ce que les gens ne veulent pas les plier en disant que le gars va se démerder avec ça. Souvent je passe à Vaiges et il y a des gens qui mettent des matelas**. Ça ne peut pas couler là-dedans ! Mais c'est des exceptions quand même. On sait bien qu'on n'arrivera jamais à avoir du 100 %. Ça a été long, mais il faut un certain temps, il faut insister, faire



Le plus embêtant, c'est les bidons

des réunions, il faut surtout travailler au niveau des écoles, sensibiliser les gamins. Au fond, c'est par là que ça commence. La première éducation est à faire là. Il y a peut-être à faire encore un peu mais moi qui ai vu évoluer ça, en 30 ans, il n'y a pas de comparaison. C'était laborieux au début. Quand j'ai commencé là-dedans tout le monde rigolait de moi : *le gars Bellayer qui va faire marcher une usine d'ordures, il va pas s'en sortir !* Et beaucoup disaient : *le père Drou, qu'est-ce qu'il est allé inventer tout ça ?* Mais il était à l'avant-garde du progrès. Parce que dans le coin on était les premiers à faire ça. C'est que ça date ! Heureusement qu'il y a des gens qui s'occupent de retrouver tous les souvenirs, c'est intéressant pour nous et puis pour ceux qui vont venir après et qui ne l'auront pas connu. C'est quand même notre vie à nous dans le temps.

Robert Bellayer, Chammes (53) avec la complicité de son épouse Georgette et de leur fille, Yveline Douillet

Regards de jeunes sur le dossier

LE TRI SELECTIF VU PAR LES CP/CE1 DE TORCE VIVIERS EN CHARNIE

Un après-midi, au site de tri, à Torcé Viviers en Charnie...

QUELQUES PETITS CONSEILS...

- triez vos déchets comme il faut sinon on ne peut pas les recycler.
- sur le site de tri, ne laissez pas vos déchets au pied des poubelles car ça pollue, ça fait sale, ça sent mauvais... BEURK!!!
- en faisant les courses, choisissez les articles qui ont le moins d'emballage possible.
- ne jetez pas vos piles, ampoules mais ramenez-les dans les magasins.
- pour vos déchets de cuisine (épluchures), pensez aux poules et moutons ou au composteur.

Du côté des ateliers

Oubli de dossier On a beau être à la veille du vingtième numéro, on n'est pas pour autant à l'abri d'un oubli. Toutes nos excuses donc à Michel Leliège. C'eût été vraiment dommage de ne pas partager ces deux souvenirs (NDLR)



Pêche à la Bûchetière en 1958



Une cave du Treulon

Le jour pointait quand un taureau s'éreuilla

J'ai fait la connaissance de la pêche sur le Treulon à la fin des années 60. J'avais des difficultés pour prendre du poisson. J'ai découvert la pêche dans les trous (cavités formées par la force de l'eau pendant les crues appelées par les pêcheurs « les caves »). Je ne connaissais que la pêche au coup sur la Sarthe en barque par 3 à 4 m de profondeur : on y attrapait du gardon, de la brème et l'anguille en ligne de fond. Yves MOREAU, son père François qui est aussi mon oncle, des Dionysiens bons connaisseurs des bons trous poissonneux, m'ont souvent emmené à la pêche de très bonne heure à la pointe du jour. Vers dix heures, le poisson ne mordant plus, la pêche était finie, l'heure du retour avait sonné. J'ai beaucoup appris en leur compagnie. Cette petite rivière était poissonneuse : carpes, poissons-chat, tanches, gardons, anguilles. Sous les abreuvoirs, pour le plaisir, on pêchait aussi, à la sauterelle, des chevesnes. Je n'ai jamais vu de garde de pêche mais quelque fois, on était surpris par le gardien du troupeau de vaches, «Le taureau». Un matin, à 6 heures, j'étais installé dans un pré, près du pont de la Jarretière, lignes tendues. Le jour pointait quand un taureau s'éreuilla*. L'inquiétude a commencé à m'envahir. Je me suis écarté de la rive et j'ai vu le taureau dans le pré. Je n'ai pas mis de temps à plier le matériel et à quitter la pêche sur la pointe des pieds, et sans faire de bruit. J'ai eu de la chance, le pire aurait été d'être obligé de traverser la rivière. Pendant ces années, le Treulon était classé en première catégorie - Rivière à truites. On pouvait y pêcher du printemps à l'automne. Les alevinages se faisaient naturellement grâce aux vidanges des étangs, des Chartreux en novembre, de la Bûchetière, pendant la semaine de Pâques, et des étangs voisins. Aujourd'hui, le Treulon est moins poissonneux : des étés secs, le curage du Treulon dans les années 75 en sont peut être les causes. Mais nous n'avons pas de réponse précise pour expliquer ce phénomène que l'on retrouve sur le parcours de beaucoup de rivières.

Michel Leliège, Saint-Denis-d'Orques (72)

** meugla ou, beugla*



Démêler les fils aux Plauderies

Le plan d'eau des Plauderies

les plus matinaux arrivaient vers 4 heures

Saint-Denis-d'Orques possède deux plans d'eau communaux pour les loisirs de chacun : pêche, promenades au bord de l'eau où l'on peut se détendre, se reposer et profiter de la nature. Celui des Plauderies fut construit au début des années 70. D'une surface de 1 ha il est bordé par les bois de la Brosse. La pêche a toujours été la principale activité. Des alevinages sont faits toutes les saisons en carpes, tanches, gardons et truites. Des écrevisses ont été pêchées pendant de nombreuses années agrémentant les repas des Dionysiens souvent accompagnés d'une "bonne bouteille". L'ouverture de la saison de pêche a été pendant de nombreuses années le 1er Mai. A 7 heures, les gaules étaient mises à l'eau et beaucoup de poissons finissaient dans le bourriche de chaque pêcheur. Pour avoir une bonne place les plus matinaux arrivaient vers 4 heures du matin. Chacun garde de bons souvenirs : vers les 9 heures les bouteilles de vin font « ploc » et des casse-croûtes copieux se présentent. D'autres moins contents : *je ne prends pas de poissons et pourtant le gars à côté de moi en prend. J'en suis sûr, il a dû appâter.* Le pire... les lignes qui se mêlent : à ce moment là, la patience du pêcheur est mise à rude épreuve. L'autre plan d'eau, celui de la Basse Mercerie, d'une superficie d'un hectare aussi, fut construit au début des années 90. Son activité principale devait être la baignade. A l'époque en effet les Dionysiens allaient nombreux se baigner et pique-niquer en famille à Blandouet. *Ils disaient à Blandouet on patauge, tout le monde s'amuse*, mais la réglementation et la sécurité pour



les plaisirs de l'eau sont tellement exigeantes que la municipalité a abandonné ce projet. Les gens se sont alors tournés vers Brûlon où le plan d'eau venait d'être aménagé. Après quelques années, la pêche est devenue la principale activité. Suite aux réussites des grandes fêtes de la moisson, sous la présidence de messieurs Talois et Tatin, le comité des fêtes a fait un don à la commune pour accompagner le financement de la construction et l'aménagement du plan d'eau. Depuis un bâtiment et des sanitaires ont été construits. Diverses associations apprécient les locaux : Le Pêcheur Dionysien, les Aînés ruraux, les Ecoles, la Maison de Retraite et autres, profitent du site pour une journée détente : pêche, barbecue, boules, cartes et marches vers le chemin du reposoir. Une association, la pétanque dionysienne, s'entraîne et joue sur le terrain actuel. Dans les mois à venir, des travaux sont prévus : nouveau terrain de pétanque et agrandissement du préau. La plus grande animation est le feu d'artifice du 14 juillet tiré sur le plan d'eau, et qui attire tous les ans de nombreux spectateurs. La municipalité et le Pêcheur Dionysien, en alternance avec la Gaule de Joué, organisent la Fête de la Pêche et de l'Eau début juin. Le samedi, ce sont les enfants qui, très motivés, se font plaisir à taquiner les truites. Pour certains, ce sont les premières leçons de pêche. En fin d'après-midi, tous ces jeunes apprentis pêcheurs attendent avec impatience leurs récompenses. Le Pêcheur Dionysien organise des journées truites. Beaucoup de pêcheurs sont présents et ont le plaisir de sortir de belles truites de l'eau.

Michel Leliège, Saint-Denis-d'Orques (72)



Le plan d'eau de la Basse Mercerie avec le bâtiment



A Blandouet, on patauge !

Vincent, chasseur-compositeur-interprète

Il y a trois catégories de sociétés de trompes de chasse (ABC), la A étant la meilleure, comme celle des *Echos du Bas-Maine* dont fait partie Vincent Villain. Aussi est-ce un véritable honneur pour nous tous, lecteurs et auteurs du petit Babillard illustré, que ce chasseur-compositeur-interprète ait dédié une de ses compositions à notre journal. Désormais notre titre figure dans le grand répertoire des œuvres homologuées. Un grand merci à lui et un souhait aussi. La Charnie recèle de sonneurs : Véronique Gihaut, Mickaël Chauveau, Pierre et Adrien Royer et sûrement bien d'autres, et aussi de compositeur-interprètes aussi parmi lesquels : Jean Alvès, Frédéric Borsarello. Alors pourquoi pas un jour un concert consacré aux artistes musiciens de la Charnie !

Les SOUVENIRS DE BLANDOUET
au journal local "le Petit Babillard"
Pays de Loire - Mayenne

1

Vincent VILLAIN - 2011 -

The musical score is written on three staves in 6/8 time. The first staff contains measures 1 through 5, with measure 5 marked with a '51.'. The second staff contains measures 6 through 11, with measure 8 marked '8 Fine'. The third staff contains measures 12 through 17, with measure 17 marked 'D.C.'. The notation includes various rhythmic values, rests, and repeat signs.

Envie d'écrire le bonheur simple

Suite à la "retrouvaille" d'une photo de 1979

Dès notre arrivée à Chemiré en septembre 1975, Michel, mon mari, avait repéré la proximité du Palais. Pour un amateur de pêche, c'était la promesse de belles journées, surtout l'ouverture de la pêche,... Pendant des années, le même rituel s'est mis en place dès le début mars. D'abord, se procurer les appâts nécessaires, c'est-à-dire de belles aschées (lombrics) et les méthodes de récupération étaient variables. Il fallait des conditions météorologiques favorables : sol humide et meuble. Ensuite, on pouvait bêcher un petit carré de jardin, s'arrêter au bord d'un champ pendant que l'agriculteur labourait (c'était l'occasion d'une petite discussion amicale), piétiner l'herbe ou se servir de la pile électrique, la nuit tombée. La veille, on procédait à la dernière vérification du matériel. Le matin, dès 7h, les frères et les copains se retrouvaient pour un premier café... puis direction le Vieux Logis où la bande de joyeux pêcheurs remontaient vers la Martinière...Casse-croûte et bière dans la musette en attendant les prises... Selon les années, on se protégeait de la pluie, du brouillard ou du gel.... Les techniques de pêche étaient variables, elles aussi. Jacques, mon beau-frère, avait la sienne pour sortir la truite de l'eau, il ferrait un grand coup faisant passer le poisson par dessus son épaule. La truite retombait lourdement sur le sol, assommée avant d'être asphyxiée ! Il y avait du monde au bord du Palais dans les années soixante-dix : une trentaine de véhicules était stationnée au Vieux Logis et sur la route d'Etival, une dizaine le long de la D4 au bout de l'allée menant à l'herbage de Michel Bouvet. En fin de matinée, notre bande d'amis remontait dans le bourg. Le bistrot se remplissait de pêcheurs. Certains pouvaient se vanter de belles prises, d'autres se désolaient du coup raté ... voir d'être bredouilles... mais, ça s'arrosait ! Tout le monde se retrouvait à la maison où j'avais eu le temps, après la classe, de préparer un repas pour ces ventres affamés par l'action autant que par l'excitation... L'après-midi, ils changeaient de coin... et souvent, la soirée se terminait au café à Joué, chez "Gars Bernard Esnault". Truite et cuite rimaient assez bien pour certains...S'il y avait la rime, il fallait la raison : les femmes y veillaient ! Dans le meilleur des cas, il restait le plaisir de vider les truites et de les déguster... et surtout les moments d'amitié, de joie simple... j'ai envie d'écrire, de bonheur simple !

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)



Dans les bras de son père, c'est notre fille Marina. Et puis les quatre frères Letourneur et des copains de Neuville et de Chemiré.

Le poisson chapeauté

Le propriétaire de *Monchenou*, sur la route vers les carrières, après la chapelle, avait dit que s'il retrouvait un poisson avec un chapeau sur la tête, c'est que l'étang des Chartreux aurait débordé, lieu où habitaient les moines...

Jean-Louis Couillard, Saint-Denis d'Orques (72), avec la complicité d'Odile Legay

Pluviométrie 2012 à Etival

l'autre observatoire météorologique
des ateliers d'histoire, à Chemiré-en-Charnie

Mois	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
mm	66	27	25	123	91	109	133	22	114	212	63	188

Soit un total de précipitations de 1173mm relevé par Josette Grandin pour 2012 dont 985 de janvier à novembre, ce qui fait 134 de plus qu'à Blandouet relevés par Mickaël Chauveau à la ferme Les Mottais. On n'a pas signalé de poisson chapeauté dans le plan d'eau d'Etival!



Plan d'eau d'Etival

Ne pas se faire pincer !!!

Suite des exploits de Georges Guittet avec ses écrevisses, racontée après avoir lu le numéro 18.



La balance à écrevisses

Une nuit, avec mon frère et Louis Pilon, on était au bord du ruisseau à Roisnon en train de pêcher les écrevisses. Tout à coup, on a entendu une voix reconnaissable de loin à son accent marseillais : celle d'un gendarme dénommé Marquis. Il descendait la côte de la Vallette avec son collègue à bicyclette. Emportés par leur élan, les deux représentants de la loi faisaient plus de bruit que leur vélo. On a vite éteint nos lampes et on s'est caché derrière les buissons. On a évidemment repris notre activité de *braconnage* dès qu'ils ont disparu vers Sainte-Suzanne, sans se faire pincer ! Pour attraper



les écrevisses, on peut utiliser la balance ou pêcher à mains nues. Il suffit de soulever doucement les pierres du fond du ruisseau et de se servir... Mais l'écrevisse possède des armes de défenses ! Parfois, elle s'accrochait à nos doigts et on pouvait secouer la main ; elle ne lâchait pas facilement... Et ça pince fort !!!

Georges Guittet et Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

Les gendarmes à vélo

Suite du récit de Roger Rivière sur la vie et les travaux dans les fermes dans les années 50/60

Le soir, nous étions noirs comme des charbonniers

Les jours passaient, et petit à petit rallongeaient à l'approche du printemps. L'heure était venue de ramener le bois vers la ferme, de remettre en place la clôture le long de la haie exploitée. Il fallait enfoncer des pieux de châtaignier tous les 2,50m et retendre 3 à 4 rangs de fil barbelé espacés de 25 cm environ, puis les fixer avec des *crampons* aussi appelés *conduits*. Les clôtures de tous les prés et herbages étaient aussi vérifiées, nous remplacions un pieux cassé, un crampon manquant, un bout de barbelé mangé par la rouille etc. Il était également temps de semer l'engrais sur les herbages et les pâtures. A l'aide d'un distributeur tiré par une jument, nous épanchions des scories de déphosphoration. Ces scories étaient conditionnées dans des sacs de 50kg, que nous vidions dans le distributeur. Le soir, nous étions noirs comme des charbonniers. Sur le blé, nous épanchions des engrais complets, avec la même technique, ou manuellement si le terrain n'était pas suffisamment porteur. Le rouleau était aussi passé sur le blé pour le faire tasser, et ainsi augmenter la densité des tiges. Début avril, les animaux à viande retournaient dans les herbages, les vaches laitières et les juments aux prés. Le printemps était aussi l'époque principale des vèlages et des agnelages. Souvent nous aidions les vaches à mettre bas. Parfois, il était nécessaire d'utiliser un palan. Et si cela ne suffisait pas il fallait appeler l'hongreur ou le vétérinaire pour éventuellement faire une césarienne (technique qui était à ses tout débuts). Cela se passait souvent la nuit, nous obligeant à nous lever. Pour les juments, la mise bas étant beaucoup plus rapide, il fallait une surveillance permanente les derniers jours. Un lit rudimentaire était installé dans un coin de l'écurie et une personne dormait là, ce qui semblerait inconcevable actuellement.



Roger Rivière, La Bazouge-sur-Hédé (35)

La rubrique-à-brac

Un mystérieux "çapeut"

Un objet, vraisemblablement un outil, que l'on peut ranger dans la catégories des çapeut, puisqu'il a échappé au dépotoir et s'en est revenu de brocante. Mais qui pourra dire qui l'utilisait et à quoi il pouvait bien servir : artisan, agriculteur, commerçant ? Envoyez-nous la réponse pour le prochain numéro et si possible des souvenirs qui s'y rattachent, mais si vous n'avez pas la réponse les propositions les plus farfelues sont autorisées !

Ateliers d'histoire de la Charnie, chez Marie Nédélec, 5, place Adam Becker, 53270 Blandouet, ou si vous attrapez votre souris : ateliersdelacharnie@free.fr



Le mystérieux çapeut

Derrière chez moi

Chanson interprétée par Les Charlots

Derrière chez moi, savez-vous quoi qu'y a {x2}
Y a un bois, le plus joli des bois, petit bois derrière chez moi

{Refrain:}

Et tralon la lonlère, et tralonla lonla {x2}

Et dans ce bois savez-vous quoi qu'y a {x2}
Y a une godasse, la plus jolie des godasses

La godasse dans le bois
Petit bois derrière chez moi

{au refrain}

Et dans cette godasse, savez-vous quoi qu'y a {x2}
Y a un pneu, le plus joli des pneus

Le pneu dans la godasse
La godasse dans le bois
Petit bois derrière chez moi

{au refrain}

Et dans le pneu, savez-vous quoi qu'y a {x2}
Y a un'almanach, le plus joli des n'almanach

L'almanach dans le pneu
Le pneu dans la godasse

La godasse dans le bois
Petit bois derrière chez moi

{au refrain}

C'est un dépôt d'ordure qu'il y a derrière chez toi {x2}
Derrière chez moi, savez-vous quoi qu'y a {x2}
Y a un bois, le plus joli des bois, petit bois derrière chez moi

{au refrain}

Et tralon la lonlère, et tralonla lonla {x2}

Gérard Rinaldi/Luis Rego - 1970



C'est un dépôt d'ordures derrière chez toi...

On n'a pas tous les jours 100 ans ! S'il n'entend plus guère, comme beaucoup de forgerons et autres dinandiers et poêliers de son époque, Félix Marteau a toujours l'œil vif et l'esprit alerte. En août 2004, il a été un des premiers à évoquer ses souvenirs pour les ateliers d'histoire, sur sa vie de forgeron, à Blandouet, mais aussi sur la guerre. Alors, fin décembre dernier, quand il reçoit le tout nouveau petit Babillard illustré - il est le premier à le recevoir, sitôt sorti de chez l'imprimeur - il ne perd pas une seconde pour ouvrir l'enveloppe, le parcourir et... le commenter ! Félix vient de fêter ses 100 bougies le 29 juin à l'Ehpad le Bois-joli à Evron. Toute l'équipe des Ateliers d'histoire de la Charnie souhaite cheminer encore longtemps avec lui et en remerciement et signe de porte-bonheur, lui offre un abonnement gratuit pour les 20 prochains numéros !



Félix Marteau découvrant le n° 18 du petit Babillard illustré ! (à l'Ehpad "le bois-joli" à Evron)

Transition en deux temps pour clore ce numéro. Tout d'abord un poème proposé par Marguerite Montaroux Marteau qui introduit, avec certes un peu de nostalgie, le dossier du prochain numéro. Mais il y aura sûrement aussi des pages heureuses à l'image du sourire de Félix Marteau, le père de Marguerite qui vient d'avoir 100 ans !

En ce temps-là

*On écoutait murmurer le vent dans les herbes,
Chanter l'eau dans la rivière
Et respirer la terre qui nous donnait son pain.*

*En ce temps-là,
On vivait avec le soleil du matin,
Les saisons nouvelles qui mesuraient le travail
d'une journée
Et le temps de la vie.*

*En ce temps-là,
On vivait avec la nature, on respectait la terre
que l'on retournait,
L'herbe que l'on fauchait
L'arbre que l'on abattait et le gibier que l'on
chassait.*

*En ce temps-là,
On aimait la terre autant que soi-même,
On était du même esprit, du même sang:
Terre sacrée qui avait recueilli en son sein le
corps de nos ancêtres.*

*En ce temps-là... mais c'était hier !
Qu'avons-nous fait ?*

Anne-Marie Prodon, le pain de la terre : introduction à la vie rurale dans les vallées de la Valserine et de l'Orbe, Cadébita archives vivantes, proposé par Marguerite Montaroux Marteau.